

À L'ÉCOUTE DE LA PAROLE

BULLETIN UISG

NUMÉRO 137, 2008

AVANT-PROPOS	2
<i>Sr Raffaella Colucci, ASC</i>	
ACCUEILLIR LA PAROLE ET LA GARDER ENSEMBLE QUELQUES PISTES NOUVELLES POUR MIEUX COMPRENDRE MARIE, MÈRE DE L'ÉCOUTE	4
<i>P. Bruno Secondin, O. Carm</i>	
INTERPELLÉS PAR LA PAROLE	17
<i>Sr Dolores Aleixandre, RSCJ</i>	
SOMMES-NOUS CAPABLES DE NOUS LAISSER INSTRUIRE PAR «L'AUTRE»? RÉFLEXIONS D'UN ESPRIT ASIATIQUE OCCIDENTALISÉ	33
<i>Sr Amelia Vasquez, RSCJ</i>	
LE FEU DE LA VIE CONSACRÉE. PERSPECTIVE SUR LES VŒUX, POUR LE XXI^e SIÈCLE	46
<i>Sr Camilla Burns, SNDdeN</i>	
L'APPORT QUE REPRÉSENTE L'EXPÉRIENCE DE DIEU POUR LE MOUVEMENT 'UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE'	60
<i>P. Javier Melloni, SJ</i>	

AVANT-PROPOS

Sr Raffaella Colucci, ASC

Original en italien

Dans ce bulletin intitulé *À l'écoute de la PAROLE*, sont publiés cinq articles : deux d'entre eux traitent explicitement de la PAROLE de Dieu, les trois autres prennent en considération les vœux religieux, la contribution à l'expérience de Dieu et la capacité de se laisser instruire par l'autre, par d'autres religions. Ces articles présentent une perspective commune : l'orientation vers Dieu. Ils ne sont pas tant à lire qu'à vivre, car dans ce monde orienté vers le risque, oppressé par la peur, la violence, il est devenu difficile d'être des « témoins du Dieu vivant ».

Ce bulletin se propose d'offrir une première contribution sur le thème du prochain Synode des Évêques - *La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église* -, qui se tiendra à Rome en octobre 2008, et de suggérer quelques orientations à propos de l'importance de la Parole de Dieu dans la vie consacrée et laïque.

Dans son article, *Accueillir la Parole et la garder ensemble*, le **P. Bruno Secondin, O.Carm.**, présente de nouvelles pistes sur le thème de la 'PAROLE' pour comprendre Marie, la Mère de Jésus. Le cantique du « Magnificat », composition raffinée aux mille échos bibliques, aux images suggestives et efficaces, décrit à grands traits le rôle de Marie dans la vie de Jésus et sa totale disponibilité au service de la Parole : « Qu'il m'advienne selon ta parole ». L'article est une invitation à vivre comme Marie « qui écoute et vit la Parole, vit avec la Parole, grandit avec la Parole *salvifique* du Fils qui est là, à ses côtés ».

L'article de **Sr Dolores Aleixandre, RSCJ**, *Interpellés par la Parole*, poursuit la réflexion précédente avec quelques mises au point intéressantes et efficaces. Son attention se porte tour à tour sur cinq icônes bibliques qui apparaissent dans les paraboles de l'Évangile. Chacune des icônes nous montre ce que cela signifie d'être interpellé par la Parole. *Le portier* nous invite à être vigilants et attentifs pour découvrir l'œuvre de Dieu dans notre cœur et dans le monde ; *le semeur*, à être paisibles, à savoir discerner quand il faut être actifs, et quand être patients et passifs ; *les ouvriers de la dernière heure*, à être fascinés par la gratuité de Dieu, à nous laisser étonner par Dieu ; *le gérant astucieux* nous apprend à être avisés pour nous faire des amis, à devenir experts en humanité et en écoute ; enfin, comme les *enfants*... nous sommes invité(e)s

à danser au rythme de l'Évangile, c'est-à-dire à ne pas rester immobiles, indifférents.

Sommes-nous capables de nous laisser instruire par l'autre ? Réflexions d'un esprit asiatique occidentalisé : c'est l'article que nous propose **Sr Amelia Vasquez, RSCJ**. Son expérience des continents asiatique et européen s'y révèle particulièrement appréciable. Le grand souhait de Sr Amelia est que le prochain Synode des Évêques considère avec attention la situation des chrétiens en Asie, qu'il tienne compte de leur identité religieuse fondamentale, et permette ainsi au christianisme asiatique de redécouvrir la richesse de ses origines au Moyen-Orient, tout en y adaptant ce qui est nouveau. L'espérance de Sr Amelia est que la Parole soit la vraie référence et qu'elle éclaire les diverses situations, afin que, comme Jésus, nous sachions nous laisser enseigner « par l'exclu et l'étranger, y compris les Samaritains 'hérétiques' », et que l'Église soit « ...ouverte aux voies nouvelles et surprenantes par lesquelles le visage du Christ peut être présenté aujourd'hui en Asie » (EA 20).

Dans son article, *Le feu de la vie consacrée : perspective sur les vœux, pour le XXI^e siècle*, **Sr Camilla Burns, SNDdeN**, nous présente les aspects fondamentaux des récits et leur importance dans la vie ; les trois difficultés à surmonter pour entrer dans l'histoire d'un univers qui évolue et dans ses ramifications (cosmologie). La vie religieuse, remarque-t-elle, est en train de naître à une vie qui se situe désormais dans le contexte du cosmos en évolution. À partir de ce contexte, elle énonce trois principes cosmiques qui proposent une nouvelle perspective sur les vœux : la *différentiation* nous fait explorer le vœu de pauvreté ; la *communion* nous fait considérer le vœu de chasteté ; le principe *d'auto-renouvellement ou intériorité* nous ouvre au vœu d'obéissance.

La réflexion du **P. Javier Melloni, SJ** : *L'apport que représente l'expérience de Dieu pour le mouvement 'Un autre monde est possible'*, est une invitation à prendre conscience que notre vie est un don de Dieu. C'est pourquoi notre vie doit embrasser tous les êtres humains. En reprenant les quatre temps du cycle de la « respiration » - accueillir, intérioriser, offrir, se détacher, - l'auteur explique que ces quatre attitudes devant la vie sont communes à tous les êtres humains et nous permettent d'inspirer/expirer en même temps que les autres croyants du monde, et de partager avec eux la vie qui est don de Dieu.

Se mettre à l'écoute de la Parole demande un « cœur attentif », de se laisser « fasciner par Elle et d'être « des chercheurs assidus, infatigables » de la beauté de Dieu, dans un monde qui a besoin de témoins vrais et crédibles de Sa Parole.

ACCUEILLIR LA PAROLE ET LA GARDER ENSEMBLE

QUELQUES PISTES NOUVELLES POUR MIEUX
COMPRENDRE MARIE, MÈRE DE L'ÉCOUTE

P. Bruno Secondin, O. Carm

Le P. Bruno Secondin, (1940), italien, carme, a étudié à Rome, en Allemagne et à Jérusalem. Il est docteur en théologie et professeur ordinaire de théologie spirituelle à l'Université Pontificale Grégorienne de Rome.

Membre de diverses associations théologiques italiennes et internationales, il a participé comme théologien expert à l'élaboration du document de travail du Congrès de la Vie consacrée en 2004. Il donne des conférences et écrit des articles sur des thèmes de spiritualité, de pastorale et de vie consacrée. Il est l'auteur de plus de vingt ouvrages publiés en différentes langues.

Original en italien

Benoît XVI écrit dans sa première encyclique: « *Le Magnificat* est entièrement brodé de fils de l'Écriture Sainte, de fils tirés de la Parole de Dieu. On voit ainsi apparaître que, dans la Parole de Dieu, Marie est vraiment chez elle, elle en sort et elle y rentre avec un grand naturel. Elle parle et pense au moyen de la Parole de Dieu ; la Parole de Dieu devient sa parole, et sa parole naît de la Parole de Dieu » (*Deus Caritas est*, 41).

Le Pape Benoît XVI sait bien, comme nous le savons tous, du reste, que le Magnificat est l'expression orante et doxologique, non seulement de ce que Marie éprouva à ce moment-là, mais également l'expression de la symbiose entre elle et la communauté des croyants. C'est-à-dire que ce magnifique cantique est comme une broderie réalisée à plusieurs mains, exprimant l'exultation d'une multitude de croyants, comme l'écho de sons multiples qui se sont fondus ensemble. Par sa vie et par son aventure de grâce, Marie est la plus digne de le prononcer ; elle est la plus conformée à la théologie expérimentale qui s'y reflète ; elle est la voix de toute l'Église qui fait sien ce cantique.

Car une composition aussi raffinée, aux mille échos bibliques, aux images si suggestives et efficaces, aux horizons si vastes et pourtant si proche par le langage, la terminologie, le rythme de la doxologie à travers toute l'Écriture est en même temps un fruit personnel et collectif ; elle résonne dans le cœur et l'âme féminine de Marie de manière unique et retentit comme un tonnerre dans l'ethos de tout le peuple des Fils d'Abraham et des rachetés du nouvel Adam.

Luc a certainement mis de son habileté littéraire dans ces paroles mais la distance entre l'événement initial et la composition matérielle du texte, a également permis de fondre ensemble les émotions initiales et les événements du vécu personnel et collectif qui s'est coulé dans le texte et dans ses accents. Il est vraiment devenu un chant de nostalgie et d'espérance mais également une réponse priante et une action de grâce pour tout ce qui était désormais accompli et assumait sa forme pleine et définitive. En effet, dans le texte se trouvent mises en évidence, aussi bien les racines de la première Alliance, que la vérité de la nouvelle Alliance dans ce qu'elle a de plus authentique.

1. De la parabole du semeur selon saint Luc

Je commencerai par un thème large. Nous connaissons tous la parabole du semeur : les trois synoptiques la racontent avec des nuances qui leur sont propres (cf. Mt 13,1-9.18-23 ; Mc 4,1-20 ; Lc 8,4-15). Mais ils la placent aussi selon des exigences différentes de structure, particulières à chaque Évangile. Je voudrais m'arrêter sur la rédaction lucanienne et faire remarquer la manière d'opérer de Luc (Lc 8, 4-15).¹

Chez Luc, cette parabole se trouve dans un contexte très spécial, qui n'est pas fortuit : avant de la raconter, l'évangéliste rappelle qu'autour de Jésus, il y avait des hommes et des femmes qui le suivaient, partageant avec lui voyages, prédications et préoccupations (Lc 8, 1-3). C'est pourquoi, la prémisse de la parabole – à la différence des deux autres synoptiques, Marc et Matthieu – est avant tout que la suite de Jésus est mixte, constituée de disciples hommes et femmes, et que ce sont donc eux les destinataires véritables et les plus immédiats de la parabole, la forme visible de la *fructification* de la semence jetée par le semeur. Bien sûr il y a aussi 'une foule nombreuse [qui] se rassemble' (Lc 8,4), mais il s'agit là d'une forme stéréotypée utilisée pour créer un contexte. Ceux qui sont véritablement les premiers destinataires directs du vrai sens de la parabole ce sont eux, les disciples, hommes et femmes.

Et après avoir proposé la parabole, Jésus l'explique lui-même et tous savent quelle en est l'explication. Nous remarquons cependant chez Luc l'absence de la finale sur les pourcentages (cent, soixante, trente), et l'expression plus générique, « portent du fruit par leur constance » (*karpoforoùsin en hypomonè*), qui suggère moins l'efficacité que la sensibilité et la qualité. Et Luc conclut en citant encore des personnes particulières, dans le cas spécifique de la présence de la mère et des

frères, qui cherchent à le contacter mais sans y parvenir, « se tenant dehors » (*exostèkontes*), dit Marc (Mc 3,31 ; cf. Mt 12,46).

La scène veut évoquer la bousculade de la foule, mais surtout la difficulté, y compris pour sa parenté, de comprendre vraiment la nouveauté proposée par Jésus. Jean lui-même dit que les siens non plus ne le comprenaient pas et ne croyaient pas en lui (cf. Jn 7,3-6). Or la réponse de Jésus à celui qui l'avertit que ses parents sont venus à sa recherche, - peut-être aussi pour lui suggérer de se modérer, étant donné toute l'agitation -, Jésus répond : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole (*ou logos*) de Dieu et la mettent en pratique » (Lc 8, 21).

Cette réponse de Jésus est abrupte pour celui qui pouvait vraiment faire partie de sa famille d'alors, et comme je l'ai dit, elle fait office de conclusion de la parabole du semeur et de son explicitation. Nous pouvons cependant entrevoir encore autre chose. La mère et tous ses frères – comme du reste quiconque veut être son disciple, homme ou femme – doivent accepter un chemin d'écoute, se comporter en disciples, accepter une nouvelle praxis et de nouveaux horizons, et orienter leur vie vers d'autres relations capables de la régénérer ; consentir réellement à une nouvelle « appartenance familiale », à une véritable *identité* nouvelle. Et ceci s'accomplit en effet par une écoute attentive, obéissante, régénératrice de la Parole du Maître, semée avec largesse, et accueillie dans un cœur « noble et généreux » (*en cardia kalè kai agathè* : Lc 8, 15).

On peut donc affirmer sans hésitation qu'en disant ces paroles, Jésus ne prend pas de distance avec sa parenté. Mais si l'on se souvient que la parabole s'ouvre et se ferme par une allusion à l'encadrement féminin, on peut dire qu'il invite chacun de ses proches à devenir le *sein fécond* de la Parole, exactement de la même manière que la femme qui fait l'expérience de la maternité, et à veiller avec *hypomonè*, c'est-à-dire avec une constance empressée et affectueuse sur la croissance de cette semence mystérieuse, dans une symbiose qui transforme l'un en l'autre et devient espérance et rythme de vie.

Pour parler de la manière d'accueillir la Parole ensemble, à l'imitation de Marie, et de l'incarner dans le vécu, il faut placer Marie elle-même dans la perspective signalée par Jésus : celle-ci, après l'avoir reçu comme Verbe éternel dans une mystérieuse gestation opérée par l'Esprit-Saint, après l'avoir mis au monde à une vie humaine, est appelée à suivre un itinéraire de disciple, pour être à son tour disciple de son Fils, désormais reconnu comme Maître public, en pleine maturité. Une vie de disciple qui n'est pas seulement présence aux côtés de Jésus, mais aussi régénération mystérieuse du cœur, grâce à la semence incorruptible de la Parole neuve, vivante et éternelle (cf. 1 P 1, 23), à laquelle elle avait donné chair et identité humaine.

Ce prélude nous aide à entrer dans quelques réflexions que je vais faire, et qui ne seront pas complètes parce que je me limiterai à atteindre le seuil de la vie

publique de Jésus. Cela m'intéresse surtout de retrouver comment « la Vierge Marie sait regarder autour d'elle et vit les urgences du quotidien... Elle enseigne à ne pas rester des spectateurs étrangers d'une Parole de vie, mais à y prendre part, en se laissant conduire par l'Esprit-Saint qui habite en celui qui croit » (*Lineamenta*, Synode 2008, n°12). Et Marie, d'ailleurs, n'est pas seule à pratiquer cet exercice qui consiste à garder et méditer. Nous le verrons à partir des textes évangéliques.

2. Marie de Nazareth, femme juive face à l'annonce de l'ange.

Il ne fait pas de doute que Marie avait bien une identité hébraïque avec toutes les implications que comporte cette affirmation : nous la proclamons parfois « Fille de Sion », et ceci s'applique à la lignée, aux habitudes, aux obligations et aux interdits, à la religiosité et au sens de l'identité. Et par conséquent aussi à l'assiduité dans l'écoute et l'obéissance à la Parole. On ne peut concevoir un juif ou une juive sans « une écoute intense » de la Parole.

Luc ne s'abaisse pas à décrire des détails particuliers de la vie hébraïque de Marie : mais il y a des éléments que nous pouvons souligner, avec un peu de réflexion et sans forcer. Et à partir de là, faire émerger les caractères typiques d'une croyante juive, dont la physionomie ne saurait se comprendre hors de la structure typique de la vie hébraïque, vécue avec conviction et non par conformisme.

Le fait que Luc parte déjà de la situation de Marie, fiancée à Joseph, et qu'il ne se préoccupe pas de dire un mot de plus sur son enfance ou sur quelque aspect de son expérience religieuse à ce moment, ne signifie pas qu'elle n'ait pas cette qualité hébraïque. Les *Apocryphes*, c'est-à-dire les écrits non canoniques, mais enracinés dans la sensibilité populaire du temps, ont eu beau jeu de combler cette lacune.

Pour une personne juive familière des Écritures, l'expression « ne crains pas », en réponse à l'étonnement du protagoniste devant une théophanie, est chose normale. Marie connaissait certainement ces histoires et en était consciente. Le *trouble* est la réaction normale d'un juif devant l'événement d'une révélation divine. Ce n'est donc pas simplement de la timidité, une surprise, un moment de malaise : dans ce trouble prolongé, accompagné d'interrogation – mêlée d'un sentiment de crainte et de stupeur – quant au sens et à la finalité de cette salutation particulière, nous trouvons la réaction classique de l'israélite. C'est le sens d'une présence qui domine et appelle à une mission qui dépasse toujours les vues et les projets de la personne. Et tellement plus dans ce cas précis, où la phrase « Le Seigneur est avec toi » - ici encore, modèle classique d'approche - est précédée d'une sorte de définition surprenante : *kekaritomène*, « imprégnée de grâce », expression qui apparaît vraiment impropre pour une petite jeune fille de quinze ans.

Ce pourrait aussi être une expression de courtoisie: « Que tu es gracieuse,

belle, splendide », par exemple, comme le disent certaines traditions orientales. Mais dans le contexte, cela veut dire - nous le savons tous - bien plus que cela, en qualité et en substance, comme l'explique encore mieux la répétition qui suit : « Tu as trouvé grâce auprès de Dieu » (Lc 1,30 : *karin parà tò Theò*). Trouver grâce implique non seulement l'accomplissement, mais aussi : tu as donné de la joie, tu as réjoui le cœur de Dieu ; à ses yeux et à son cœur, tu es aimée et désirée.

La réponse de l'ange pourrait se commenter de nombreuses façons. Sans doute l'expression ne pouvait se comprendre sans une intense familiarité avec les Écritures, auxquelles la phrase fait de multiples allusions, et qui ne pouvaient échapper à une juive qui connaissait les Textes sacrés. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans cet aspect important. Je voudrais plutôt proposer une interprétation supplémentaire de la réponse de Marie à l'Ange : « Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? » (Lc1,34).

3. L'épouse–Israël est sans homme, elle est stérile

Ces deux phrases de l'Ange, la première et la seconde – reprise aussi dans l'annonce à Joseph (cf. Mt 1,18-25) – impliquaient toute l'histoire d'Israël, il s'y accumulait en fait des dizaines de passages parallèles auxquels on faisait allusion. C'était le langage de l'espérance mais aussi de la souffrance, à cause des infidélités historiques et de fautes graves. L'épouse Israël était comme devenue stérile à cause de ses nombreux péchés, fruit de ses alliances politiques et culturelles avec les peuples voisins. Elle n'avait plus la fécondité du temps de la fidélité, et Marie semble s'identifier à la Fille de Sion, stérile et sans compagnon, privée de la joie de voir enfin un descendant de David, un de la maison de Jacob, guider le peuple vers la paix et la sainteté.

Dans cette perspective on peut relier le profond trouble de Marie, sa méditation intense, mais aussi sa réponse, avec ce que Jésus dira de lui-même - ou tout au moins avec ce qu'il laissera entendre par des gestes et des attitudes en de multiples occasions – comme *époux* d'Israël. Nombreuses sont les occasions où Jésus lui-même reprendra la symbolique sponsale, déjà développée par les prophètes sur la relation amoureuse et conjugale entre Dieu et Israël, avec ses trahisons et ses réconciliations (cf. Osée, le Deutéro-Isaïe, Ézéchiël, et surtout le Cantique des Cantiques).

Cette stérilité désormais séculaire du peuple entier, Marie la fait sienne, elle s'y immerge, elle l'accueille dans son cœur avec la souffrance commune à tous, avec l'espérance forte des personnes pieuses, comme on le verra ensuite chez Zacharie, Siméon, Anne et tant d'autres. La réponse elle-même, et l'explication de l'Ange, pourraient se lire justement dans la même perspective : la symbolique de l'ombre de l'Esprit, la sainteté de Dieu qui prend forme et visibilité, la dignité sublime de l'Enfant qui va naître, chose humainement impossible, le rappel d'une stérilité (celle d'Élisabeth) miraculeusement résolue par intervention divine, sont

tous des schémas de l'Ancien Testament qui résonnent et rejoignent la préoccupation de l'« épouse Israël »-Marie de l'infécondité et du manque de compagnon pour l'intimité vitale.

C'est pourquoi, dans la réponse finale de Marie, nous trouvons non seulement une disponibilité personnelle à se livrer entièrement aux exigences de la parole de l'Ange, mais aussi à se charger de toute la Parole de l'Alliance des Pères, pour que celle-ci s'accomplisse en elle au bénéfice de tous. Marie se déclare disposée à voir son existence entrelacée de manière unique avec ce qu'elle connaît de la mémoire collective et qu'elle médite, des attentes, de l'espérance et de la confiance. En acceptant d'être au service de la Parole - « qu'il m'advienne selon ta parole » *Igénoitó moi katà tò rémá sou* – il y a une disponibilité à être le lieu même de l'accomplissement des espérances et des promesses antiques. En effet, *réma* signifie *parole-événement*, au sens plein, et non seulement comme vocable, expression, son, terminologie.

J'en vois une confirmation dans le cri d'exultation par lequel sa cousine Élisabeth salue Marie: « Bienheureuse celle qui a *cru en l'accomplissement* de ce qui lui a été dit, de la part du Seigneur » (Lc 1, 45). La phrase est placée à la fin du cantique d'Élisabeth, où sont également évoquées diverses symbolologies de la présence du Seigneur dans l'histoire du peuple (premièrement le passage de l'Arche du Seigneur, la joie pour le sein qui va enfanter, l'exultation que l'on ne peut contenir, l'impulsion de l'Esprit Saint, l'éloge entre les femmes, etc.). C'est donc dans ce contexte qu'il est interprété, et non comme un éloge personnel adressé *uniquement* à Marie.

Dans ce cas Marie représente l'Israël des juifs pieux et des justes qui ont cru à la fidélité de Dieu, malgré l'obscurité et l'attente douloureuse. Elle est l'épouse fécondée, aimée d'un « amour éternel » (Is 54, 8), et non plus répudiée. Élisabeth se fait l'interprète de cette certitude, c'est-à-dire que Dieu serait fidèle à son peuple : en Marie elle reconnaît que cette fidélité est devenue un don pour tous ; elle voit dans la disponibilité de Marie, la réponse au profit de tous.

Seules deux femmes qui avaient cru, médité et vécu la *fil rouge* des Écritures, c'est-à-dire avaient écouté, aimé, s'étaient identifiées à l'antique promesse dont était tout imprégnée la Parole transmise de génération en génération, pouvaient voir cette unité, étaient capables de dépasser une joie personnelle, pourtant légitime et intime.

4. Un peuple d'exégètes : Marie repasse les événements dans son cœur en même temps que tout son peuple

L'événement de la naissance dans le temps du Fils du Très-Haut, nous le méditons toujours avec un cœur étonné et contemplatif. Chacun est frappé et goûte dans son cœur tant d'aspects différents qui mériteraient des commentaires

et des commentaires – et les siècles en ont produits tant et tant – parce que les événements sont « grâce pour grâce », comme dit Jean (cf. Jn 1,16). Pour ma part, je me limiterai à commenter, dans la ligne suivie jusqu'à présent, et en soulignant quelques points, le style silencieux et méditatif de Marie dans tous les événements dits de l'*enfance* de Jésus.

Luc relève à deux reprises que Marie méditait et cherchait à interpréter les événements. Après la visite des bergers il est dit : « Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses (*synetèrei tà rêmata symbàllousa en tè kardìa*) les méditant en son cœur » (Lc 2,19) ; et après le recouvrement de Jésus au Temple, il est écrit : « Sa mère gardait toutes ces choses (*dietèrei panta ta rêmata*) en son cœur » (Lc 2,51). Autour de la mère méditative et qui garde les souvenirs dans un cœur qui s'étonne, mais qui cherche aussi à trouver une explication unitaire, nous voyons d'autres personnages agissant de même.

Par exemple, quand Zacharie se remet à parler pour donner le nom de *Jean* à son fils, les voisins éprouvent un sentiment de surprise et de crainte, et ces choses dont on discourait, « tous ceux qui en entendirent parler (*ta rêmata*) les mirent dans leur cœur » (Lc 1,66). Avant d'aller à Bethléem, les bergers discutent pour savoir si cela vaut la peine de se lever « Allons ... et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître » (*to rêmâ*) (Lc 2,15) et puis ils firent connaître à tous « ce (*tou rêmatos*) qu'ils avaient entendu et vu » (Lc, 2, 20). Nous avons donc aussi, l'*étonnement*, surtout celui d'Élisabeth (Lc 1,41-45) de recevoir la visite de la Mère du Seigneur. Celle-ci se présente pratiquement comme la nouvelle arche sainte parcourant les chemins des montagnes pour venir partager avec sa cousine la joie d'une maternité extraordinaire dont elles sont toutes les deux favorisées.

Puis, il y a l'*étonnement* de la parenté d'Élisabeth et de Zacharie à la naissance de l'enfant : et ils se réjouissent avec elle (*synèkairon autè*) (Lc 1,58). De même, tous ceux qui entendent les bergers raconter leur expérience tellement hors du commun éprouvent émerveillement et étonnement : « et tous ceux qui les entendirent furent étonnés de ce que leur disaient les bergers » (Lc 2,18). Et de manière plus forte encore, au Temple, devant l'exultation de Siméon, le père et la mère « étaient dans l'*étonnement* (*thaumàzontes*) de ce qui se disait de lui » (Lc 2,33).

Voilà pour ce qui regarde la naissance et les premiers jours qui suivirent. Mais de Marie, il est dit encore qu'elle méditait avec un cœur vigilant après l'épisode du recouvrement dans le Temple. Ici aussi, nous avons l'*étonnement* et l'*émerveillement* (*existanto* : qui peut se traduire par *stupéfaction*) des maîtres du Temple (cf. Lc 2,47). Mais on fait remarquer également que les parents « ne comprirent pas la parole (*to rêmâ*) que [Jésus] venait de leur dire » (Lc 2, 50) ; et immédiatement après, il est dit que « sa mère gardait fidèlement toutes ces choses (*panta ta rêmata*) en son cœur » (Lc 2,51).

Je voudrais commenter cette attitude collective d'étonnement et de méditation, d'incompréhension et qui fait garder toutes choses dans le cœur. Il ne s'agit pas seulement de l'attitude de Marie, comme nous l'avons entendu, mais de beaucoup. Et ceci indique déjà une chose véritablement importante : c'était la sainte habitude juive de recueillir dans le cœur ce qui advenait, et de veiller avec soin et émerveillement sur ces événements, car tous les événements étaient à la fois paroles et faits, événements objectifs et signes mystérieux à méditer, afin de trouver à quoi ils se reliaient dans un cadre qui en expliquait le sens et la finalité. Marie ne fait pas autre chose que de chercher avec tous à comprendre ; pour elle, c'est une recherche également accompagnée d'étonnement, de surprise, d'un sentiment de crainte et d'émerveillement.

Car telle est la façon biblique d'accueillir la Parole et de la garder dans son cœur. L'étonnement, engendré par le sentiment de sa propre fragilité et de son caractère tout ordinaire, traversé par les signes de Dieu qui se rend proche, se rend visible et audible tout en restant bien au-delà, oblige à ruminer dans son cœur, à dialoguer pour comprendre, à méditer pour ne pas laisser échapper les liens et les réverbérations inattendues de cette Parole. C'est le peuple entier des humbles qui médite et s'interroge, frappé d'étonnement, et qui, ensemble, dépose tout dans son cœur, *ta remata*, afin que rien ne disparaisse, mais que ces choses laissent une sensation durable, et se transforment en une découverte s'ouvrant sur de nouveaux horizons.

Je vois Marie dans son attitude de vierge-mère bien sûr, qui ne se contente pas de passer superficiellement sur les choses, mais je la vois aussi, compagne et héritière de la meilleure tradition juive : celle qui consiste à se laisser étonner et émerveiller, à ruminer et à se souvenir, à garder et goûter, pour en extraire le sens vrai des choses et des inspirations pour la vie. Cette vie est une vie selon la Parole et l'Esprit : une *stabilitas mentis* qui se familiarise avec les événements et garde bien les faits en mémoire et cherche les liens qui en font un projet, un tissu, un événement complet et unitaire ; une *stabilitas cordis* qui se transforme en unique préoccupation, en continuité linéaire et unique d'amour et de désir, de valeurs et d'attente : le véritable cœur de l'Israélite est là, tout imprégné de la réverbération des *remata*.

Mais il y a une autre *stabilitas* sur laquelle je voudrais m'arrêter : c'est la *stabilitas corporis*. Celle-ci complète les autres *stabilitas* déjà citées et se gonfle d'une fécondité extraordinaire pendant les trois décennies de la présence de Jésus à Nazareth. Peut-être avons-nous trop souvent passé vite sur la valeur théologique de cette longue période vécue à Nazareth par Joseph, Marie et Jésus. Les phrases sur Jésus qui croissait en taille en âge et en sagesse et le cœur méditatif de Marie sont tout ce qu'il nous reste à l'esprit et que Luc nous a fait savoir.

Et c'est bien peu pour éviter de tomber dans le sentiment que peut-être ces années ont été quasiment perdues pour la rédemption : pourquoi cette longue,

silencieuse, ordinaire, anonyme existence du Rédempteur, alors que le monde entier attendait l'accomplissement de la promesse, et la propagation universelle de la lumière aux païens?

5. Dans l'ordinaire de la vie de Nazareth : la Parole pousse ses racines

De la vie de la Sainte Famille à Nazareth jusqu'au moment où commence la vie publique de Jésus adulte, vers les trente ans, nous savons très peu de choses : ce que nous savons c'est que tous connaissaient l'activité du père (*charpentier/ tēktonos*, titre attribué aussi à Jésus : cf. Mt 4,55 ; Mc 6,3), mais rien de particulier ne semblait distinguer la mère ; elle participait à la religiosité de tous, allant en pèlerinage en caravane chaque année à Jérusalem avec sa parenté, ses connaissances. Pour Jésus, Luc se contente de faire allusion à sa croissance à deux reprises. Au retour de la Présentation au Temple pour le rachat de l'enfant et la purification de Marie, il est dit : « L'enfant grandissait, se fortifiait et se remplissait de sagesse. Et la grâce de Dieu était sur lui » (Lc 2,40). Quand il a douze ans, et qu'il commence à être soumis à la loi (cf. Lc 2,42), il participe au pèlerinage local à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Et voici qu'il prend l'initiative imprévisible de rester à Jérusalem sans en avertir ses parents, au point de leur occasionner quelque souci quand ils se rendent compte qu'il n'est pas dans la caravane. Après l'avoir trouvé et lui avoir manifesté leur angoisse, comme nous le savons : « il revint à Nazareth et il leur était soumis... [Jésus] croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (Lc 2, 51-52).

Je voudrais donc réfléchir avec vous sur cette longue période de trente années dont nous ne savons justement presque rien, mais à propos desquelles nous pouvons supposer beaucoup de choses, sans pour autant apporter du crédit au merveilleux des apocryphes. Ces années n'ont nullement une valeur théologique rédemptrice moindre que les trois dernières années, celles de la vie publique. Et surtout, ce sont des années substantielles lorsqu'il s'agit d'accueillir la Parole comme Marie.

Nous pensons facilement que cet accueil se vérifie surtout dans la partie initiale (épisodes de l'enfance) et ensuite dans la partie de la vie publique de Jésus. Dans la partie initiale, les paroles de la part de Marie ne sont pas très nombreuses en réalité : peut-être une trentaine en tout, le *Magnificat* mis à part. Il est certain que dans la vie publique, les paroles sacrées prononcées par Jésus abondent – alors qu'il n'y a que neuf paroles de Marie (à Cana : Jn 2, 3-5) - mais ce n'est pas là l'unique manière de parler de Jésus, ni l'unique circonstance où l'on puisse écouter et accueillir la Parole de Dieu, comme si le Verbe était Parole de rédemption et de salut uniquement lorsqu'il agit et parle en public. Et donc Nazareth serait comme une parenthèse, un passage en attente, une invitation à « voir plus loin », bien plus loin. C'est pourquoi je voudrais ici, faire entendre un

discours nouveau.

Je pense au contraire que nous devons revaloriser cette longue période, justement dans la perspective du titre de notre discours : il est certain que c'est le temps où Marie repense et garde dans un cœur qui médite ce qu'elle a vu et entendu et qu'elle n'avait pas du tout compris (cf. Lc 2, 50). Elle est comme la bonne terre dans laquelle est tombée la semence de la Parole, et qui dans la constance porte ce fruit qui doit germer chez celui ou celle qui a le cœur noble et obéissant (cf. Lc 8, 15).

Mais je voudrais dépasser cette vision conventionnelle, presque romantique. Au cours de ces trente années Marie ne réussit à se distinguer en rien des autres femmes de Nazareth, et Jésus non plus n'a pas des attitudes qui puissent faire penser à ses compatriotes qu'il y a en lui quelque chose d'extraordinaire. On le voit bien quand ils s'émerveillent de la sagesse et de la force qu'il manifeste le fameux jour du sabbat dans la synagogue de Nazareth (Lc 4,16-30). Et alors où allait donc finir cet accueil de la Parole ? Et cette fructification, en quoi consisterait-elle ?

Marie avait été appelée à être mère de la Parole de Dieu : en son sein, de manière absolument unique, mystérieuse et surprenante. Elle avait donné naissance à Jésus, « celui qui sauverait le peuple de ses péchés » (Mt 1,21), elle l'avait introduit, sans qu'il puisse s'en rendre compte, dans les grandes traditions hébraïques de l'imposition du nom, de la circoncision, de l'offrande comme premier-né dans le Temple, des diverses pratiques rituelles juives.

Avec lui, selon le récit de Matthieu, (Mt 2,13-23), elle avait même vécu le paradigme de l'ancien exode vers l'Égypte et du retour d'Égypte. Avec lui, elle avait certainement vécu la pratique quotidienne juive des différentes modalités de prière, car chaque famille devait se préoccuper d'enseigner à ses enfants ce rituel quotidien complexe. Elle l'avait introduit, au temps opportun, c'est-à-dire à l'âge de douze ans, parmi les « fils de la Loi » (*bar mizpat*), avec les obligations connexes, comme celle du pèlerinage.

6. D'où venait la sagesse et la grâce du quotidien ?

Mais je me demande d'où pouvaient venir cette *sagesse* et cette *grâce* dans laquelle on répète qu'il *grandissait* ? Nous ne pouvons penser que c'étaient là des qualités quasi « infuses » venant du ciel, et auxquelles Marie restait étrangère. Au contraire, dans cette rapide allusion, que nous interprétons toujours au sens « christologique », je veux voir une connotation « mariale ». Ce que Jésus a appris de la tradition, de la sagesse populaire, de l'Écriture, des promesses de Dieu et de l'attente du peuple, nous pouvons le déduire de ce qu'il fait et dit dans sa vie publique. Il n'est pas nécessaire de donner tant d'explications sur ce point, chacun sait déjà beaucoup de choses.

Mais qui lui avait transmis cette *sagesse* et cette *grâce* devant Dieu et devant les hommes ? *Telle Mère, tel fils* : ces longues et lentes décennies ont été une lente école d'écoute et d'obéissance à la grande tradition dans toutes ses exigences et ses nuances, une école réciproque entre la Mère et le Fils, pour transmettre et pour méditer, pour interpréter et rester capables de liberté et de souplesse ; surtout, pour trouver le nouveau visage du Dieu des Pères : la maternité exceptionnelle de Marie avait même profondément influencé sa conception de l'image de Dieu. Le cantique du *Magnificat* en conserve tout le suc, mais dans toutes les paraboles et le langage, les gestes et les choix du Fils, on voit aussi que l'image du *Père* est celle de la miséricorde et de la tendresse, et non de la loi rigide, de l'observance sacralisée, des menaces destructrices. À partir du langage du Fils on connaît celui de la Mère ; à partir de ses gestes, de son style, on retrouve la Mère. Il en est toujours ainsi.

Dans l'obscurité et dans le silence, dans la vie ordinaire la plus commune, dans les relations normales, typiques de chaque village, s'est façonnée la personnalité d'homme mûr de Jésus, en conformité avec ce que les parents ont su transmettre, ont enseigné en vivant, ont célébré ensemble avec tous. Cette silencieuse « croissance dans » la pâte humaine, la vie ordinaire de Jésus, sans différence, avec les relations et les humeurs des jours, les marginalisations sociales et les devoirs religieux – les habitants de Nazareth étaient regardés comme des gens peu recommandables, mais la Galilée elle-même était considérée avec mépris en raison du mélange de population – tout cela n'est pas temps perdu, mais fécondité de la Parole selon l'Esprit Saint, temps de rédemption au sens dense et original du terme. La cohabitation fraternelle de Jésus à Nazareth pourrait sembler n'être qu'un simple passage (bien que très long) vers la pleine révélation du Fils de Dieu en puissance. Au contraire, nous devons y voir comme le rayonnement le plus vrai de la présence de Dieu parmi nous : agissante, cachée, fraternelle, religieuse, pâte humaine de notre pâte humaine.

C'est précisément sur ce point que je voudrais m'arrêter encore un peu.

7. À Nazareth, Jésus est le Fils éternel, il est présence ordinaire et salvifique

Ici encore je me laisse inspirer par une lecture que j'ai faite.² En analysant l'expérience de Charles de Foucauld, si radicale dans son choix de Jésus de Nazareth, le théologien Pierangelo Squeri écrit : « Jésus de Nazareth n'est pas du tout la 'partie humaine' de l'incarnation. Jésus de Nazareth 'est' l'incarnation du Fils unique. Jésus est le Fils. Et réciproquement, Jésus de Nazareth est l'unique Fils éternel, du Dieu unique. Jésus de Nazareth n'est pas 'l'effet humain' de l'incarnation du Fils de Dieu, mais il est précisément 'l'effectivité humaine' de sa filiation divine. Le Fils n'assume et n'habite pas l'homme, pas plus que le Fils ne passe par l'humain pour remplir sa mission rédemptrice et qu'il n'en prend

congé une fois sa mission terminée. Jésus de Nazareth est pour toujours le Fils de Dieu. Il est ce même Jésus qui est né de Marie, qui a vécu très longtemps dans l'anonymat afin que le don soit parfait, précisément comme *don* ».³

En théologie et en spiritualité il s'est introduit une fracture étrange entre Jésus de Nazareth et le Fils de Dieu, comme si Jésus – particulièrement dans sa vie cachée à Nazareth - n'était qu'un passage, un intermédiaire pour arriver au Fils, et n'était pas vraiment le Fils lui-même qui habite parmi nous, le donateur de vie, l'interprète des Écritures. En consonance avec Charles de Foucauld, le théologien Sequeri invite à intégrer « Jésus à Nazareth » dans le cadre d'une christologie intégrale « Jésus de Nazareth ». « Jésus à Nazareth, dit-il, *est* Jésus de Nazareth dans la réalité et dans le sacrement de sa pure présence salvifique au milieu des hommes ».⁴ Il s'ensuit alors que l'œuvre de l'incarnation est comme le rayonnement fraternel de la présence salvifique ; la pure présence du Seigneur devient raison finale, et non simple condition préalable. La réalité de l'être et de l'agir salvifique de Jésus–le Fils, ne peut se réduire à la phase de sa prédication publique, des miracles et de la mort sur la croix.

Notre expérience d'Église se trouve par là même revisitée comme « partage radical des lieux obscurs de l'existence, en vue de manifester *l'amour pressant de Dieu* ».⁵ Avec le grand théologien français Christophe Théobald, nous pouvons l'appeler *sainteté hospitalière, forma ecclesiae* où la dignité de la personne humaine, même privée de parole, devient le contenu de l'annonce et de la réalité du royaume (cf. RH 12). L'annonce du royaume des cieux « qui est déjà au milieu de nous », trouve sa véridicité dans l'expérience salvifique (et non seulement dans l'expérience de résidence) à Nazareth. Elle y trouve aussi le paradigme que l'Église devrait peut-être regarder un peu plus pour être une fraternité authentique dispersée parmi les païens (cf. 1P5,9).

À la lumière de cette affirmation théologique, nous pouvons dès lors retrouver aussi l'importance majeure de Marie, et parler d'elle comme de celle qui écoute et vit la Parole, qui vit avec la Parole, grandit avec la Parole *salvifique* du Fils ; ce Fils qui est à ses côtés, présence salvifique, tout en restant anonyme, fraternel, ordinaire comme tout le monde. Voilà le « pèlerinage de la foi » de Marie. C'est là que, avec elle et tous ses voisins, Jésus mûrit la pleine fidélité au dessein du Père « d'habiter au milieu de son peuple », de se considérer comme « le Dieu de son peuple » et de faire du peuple « sa famille ».

Qu'advierait-il si la nouvelle évangélisation essayait aussi avec ténacité de recouvrer en parole et en acte, le « long moment-Nazareth de l'incarnation de Dieu parmi les hommes, afin que la dimension *divine* de la mission du Fils retrouve son intégrité ? »⁶ Cette *forme évangélique* de la mémoire du Fils à Nazareth, pendant un temps aussi long, dans l'ordinaire si radical des jours et le compagnonnage de vie et de langage, de sentiments et d'expériences, Marie, elle aussi, l'a vécue ; elle en a été maîtresse et disciple.

L'évêque Tonino Bello chante avec raison la vie ordinaire comme chantier du salut : « Sainte Marie, femme ordinaire, libère-nous de la nostalgie de l'héroïcité, et enseigne-nous à considérer la vie quotidienne comme le chantier où se construit l'histoire du salut ».⁷

Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait tant la simplicité de Marie de Nazareth, où les vertus les plus simples étaient certainement aussi les mieux vécues et les plus enracinées, qu'elle écrivit quelques mois avant de mourir, dans sa dernière poésie intitulée : *Pourquoi je t'aime, ô Marie* :

« Je sais qu'à Nazareth, Mère pleine de grâce,
 Tu vis très pauvrement, ne voulant rien de plus :
Point de ravissements, de miracles, d'extases
N'embellissent ta vie, ô Reine des Élus ! ...
 Le nombre des petits est bien grand sur la terre
 Ils peuvent sans trembler, vers toi lever les yeux.
 C'est par la *voie commune*, incomparable Mère,
 Qu'il te plaît de marcher pour les guider aux cieux ».⁸

¹ C'est la lecture d'un commentaire du P. Innocenzo Gargano qui me l'a suggéré : I. GARGANO, *Maria e la Parola. Una esperienza di lectio divina*, Paoline, Milano 2003.

² Je me réfère en particulier aux deux essais de P.A. SEQUERI : *La christologie « vécue » de Charles de Foucauld* in AA.VV. *Charles de Foucauld, l'éloquence d'une vie selon l'Évangile*, Qiqajon, Bose 2003, 77-94 ; et Épilogue : *Repartir de Nazareth ? Notes sur Charles de Foucauld et la nouvelle évangélisation*, dans le même livre, 149-174.

³ P.A. SEQUERI, *La christologie « vécue »*, op. cit. 80s.

⁴ Ibidem, 84.

⁵ Idem., Épilogue, op cit. 159

⁶ Idem., *La christologie « vécue »*, op. cit. 88.

⁷ A. BELLO, *Maria, donna dei nostri giorni*, Milan 1993, 13.

⁸ THÉRÈSE DE L'E.J., *Oeuvres complètes*, Éditions du Cerf, Paris, 1994, p. 754

INTERPELLÉS PAR LA PAROLE

Sr Dolores Aleixandre, RSCJ

Sœur Dolores Aleixandre est née à Madrid. Entrée de bonne heure dans la Société du Sacré-Cœur, elle commence comme jeune religieuse, par travailler dans une école. Elle occupera diverses charges dans le gouvernement provincial et sera directrice de formation. Elle continue d'ailleurs à œuvrer dans ce domaine et à guider des retraites spirituelles pour laïcs, religieuses et religieux.

Spécialisée en philosophie biblique et en théologie elle a été professeur d'Écriture Sainte et de grec, notamment à la Faculté de théologie de l'Université pontificale Comillas de Madrid.

Elle collabore par ses articles à Sal Terrae, Catechistas et ICTYS, et a publié de nombreux livres et articles.

Original en espagnol

Se doutaient-ils, les disciples de Jésus, cette poignée d'hommes et de femmes qui le suivaient, interpellés par sa personne et par sa parole, qu'ils allaient devenir pour nous des icônes sur lesquelles nous garderions les yeux fixés? Qu'auraient-ils pensé s'ils avaient su que nous allions nous reconnaître en eux, dans les péripéties de leurs parcours, dans les hésitations et les enthousiasmes, dans les joies et les craintes de leur marche à la suite du Christ?

S'ils l'avaient su, peut-être n'auraient-ils pas discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand; ils auraient sans doute eu honte de fuir et ils seraient restés avec le Maître au Jardin des Oliviers; Thomas n'aurait peut-être jamais dit ces paroles: "*Si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas*".

Mais, heureusement pour nous, ils ont discuté, ils ont fui, ils ont hésité et mérité le reproche de Jésus: "*Hommes de peu de foi, durs et lents de cœur ...*". Et pour notre chance aussi, ils ont été capables de lui dire un jour: "*Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle*".

Cependant, ce n'est pas là-dessus que nous allons fixer notre attention aujourd'hui, mais plutôt sur d'autres personnages qui apparaissent dans l'Évangile, « croqués » par Jésus ou sortis de son riche imaginaire. Car, si Pierre, Marie Madeleine, Lévi, Zachée ou Bartimée menaient leur vie à eux avant de le rencontrer, les hommes et les femmes qui peuplent les paraboles ne sont venus à

l'existence que parce qu'ils ont été convoqués par sa parole et configurés par elle. Aucun d'eux, à l'exception de Lazare, ne possède de nom, comme s'ils attendaient de s'incorporer à nous et de se transformer en icônes que nous puissions contempler et dont nous puissions apprendre. Et tel est précisément mon propos, en partant de cinq de ces figures:

le portier en Mc 13,34,

le semeur tranquille en Mc 4,27-29

l'intendant prodigue en Lc 16, 1-8

les ouvriers de la dernière heure en Mt 20,1-32

les gamins qui jouent sur la place en Lc 7,31-35.

Ils peuvent tous et chacun en particulier, nous révéler quelque chose de ce que signifie vivre en étant INTERPELLÉS PAR LA PAROLE. Ils peuvent aussi nous dévoiler quelque chose de ce que Jésus voulait transmettre à travers ces histoires qui captaient l'attention de ses auditeurs.

Nous pouvons apprendre d'eux ce que nous devons être et comment vivre aujourd'hui la vie consacrée:

Experts en attention

Émerveillés par la gratuité de Dieu

Confiants que la Parole est à l'œuvre

Habiles à nous faire des amis

Dansants au rythme de l'Évangile

1. Comme le portier chargé de veiller,

EXPERTS EN ATTENTION

Il en sera comme d'un homme parti en voyage: il a quitté sa maison, donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun son travail, et au portier il a recommandé de veiller (Mc 13,34).

Il est intéressant de noter la distinction que fait la parabole entre les personnages: avant de s'absenter, le maître de maison confie deux types de responsabilités selon la catégorie de ceux qui restent à la maison. À chacun des "serviteurs", il confie une tâche, tandis qu'au "portier", il demande autre chose : rester éveillé.

Le portier est à la fois un homme du "dedans" et du "dehors", et sa mission a quelque chose de frontalier et de liminal. D'un côté, il appartient à "la maison" et, même s'il n'en est pas le maître, il connaît bien les richesses qu'elle contient et sa responsabilité consiste à les garder et à les défendre. Tandis que les autres serviteurs réalisent leurs tâches à l'intérieur, lui demeure à un endroit jouxtant l'extérieur, l'attention dirigée vers l'extérieur des murs de la maison ; il intensifie

son attention pour protéger celle-ci et aussi pour reconnaître à la vue et à l'ouïe le retour attendu du maître absent ou les nouvelles que d'autres peuvent apporter de lui. Son seigneur lui a confié une tâche de responsabilité en lui déléguant une chose aussi importante que d'ouvrir ou de fermer la porte, de permettre l'entrée dans la maison par cette porte ou de la refuser: il lui a remis "le pouvoir des clés".

Ne pourrions-nous pas nous sentir comme lui appelé(e)s par la Parole à être des "*hommes et des femmes de la porte*", placé(e)s entre l'intérieur et l'extérieur, et auxquels a été confiée la tâche d'être des experts en attention?

L'attention à ce qui est à l'intérieur et l'état de veille sont des traits peu fréquents dans notre culture (je parle surtout des pays de l'hémisphère nord), beaucoup plus encline à la distraction et à la superficialité ; des habitudes qui, de manière presque imperceptible, sont en train de modeler des vies "centrifuges" par la précipitation, le bruit et le stress, en créant une génération de somnolents, de sourds, d'aveugles et de muets, enfermés sur eux-mêmes et inertes, sans orientation claire, prisonniers des réseaux vides de la trivialité, engourdis et peu aptes à l'intériorité et à la compassion. "Les minorités privilégiées, condamnées à la peur perpétuelle, poussent l'accélérateur pour fuir la réalité, et la réalité est une chose très dangereuse qui les guette de l'autre côté des fenêtres fermées de l'automobile", dit Eduardo Galeano.

Aucun de nous n'est à l'abri de cette pression environnante et la discipline de la vigilance et de l'attention est devenue un art difficile, assiégés comme nous le sommes par mille appels à l'extraversion, distraits par tant de bruits qui nous viennent du dehors ou qui résonnent en nous. Parfois cette irréflexion et cette distraction semblent naître d'un "but louable": au lieu d'être des "portiers" vigilants pour accueillir la Parole, nous abandonnons notre poste de garde pour courir diligemment de cours en cours ou de conférence en conférence, nous achetons insatiablement un livre après l'autre, nous accumulons les notes et les photocopies que nous ne lirons jamais; nous gravons fiévreusement des cassettes et des CD qui dormiront ensuite silencieux dans une armoire... Les paroles qui s'accumulent sur les étagères de nos cœurs, les idées, discours, raisonnements, opinions et commentaires finissent par en occuper tous les recoins et par dévorer cet espace de désert et de silence que le Dieu éternel aime depuis toujours, et sa Parole reste au seuil de notre maison, parce que la porte est fermée et que personne ne répond à ses appels.

Si nous perdons l'habitude de l'attention et si les chemins du désir s'atrophient en nous, nous lirons les textes, mais la Parole ne nous surprendra pas, nous grandirons en savoir mais pas en sagesse, on viendra nous consulter comme experts, mais on ne trouvera pas dans nos réponses cette vibration qui laisse percevoir en-dessous d'elles un cœur émerveillé.

Que nous dirait ce portier de la parabole, homme familier de l'attente et de la veille?

Peut-être commencerait-il par nous inviter à ouvrir la porte qui donne sur notre intériorité, à redécouvrir que nous sommes habités et à vivre en contact avec notre cœur.

“*Quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est dans le secret...*” recommandait Jésus (cf. Mt 6,5-6). Ce texte est jalonné d’impératifs: *entre, ferme, prie...* Et cela veut dire que l’initiative ne part pas de nous, mais d’un Autre qui est celui qui appelle, invite et attire: “*Nul ne peut venir à moi si le Père qui m’a envoyé ne l’attire*” (Jn 6,44). Nous opposons secrètement des résistances pour croire que nous sommes désirés de Dieu et que c’est lui qui recherche notre présence. Et cependant, c’est ce dont veulent nous convaincre les auteurs bibliques, depuis la Genèse jusqu’à l’Apocalypse: “*Ils entendirent le pas du Seigneur qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l’homme et la femme se cachèrent devant le Seigneur parmi les arbres du jardin. Le Seigneur appela l’homme: ‘Où es-tu?’*”(Gen 3,8-9).

“*Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu’un entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai chez lui*” (Ap 3,20).

Dans ce dernier texte comme dans celui de Matthieu, on trouve une porte qui sépare deux espaces: le dehors et le dedans. Dans l’Apocalypse, c’est le “*témoin fidèle et véridique, celui qui est Amen*” qui parle. Il est “dehors” et “frappe” à la porte qui le sépare de ce qui est « dedans » (l’Église de Laodicée). Dans celui de Matthieu, au contraire, Jésus invite à “*fermer*” la porte. Dans les deux cas, la rencontre a lieu dans l’espace intérieur et les images pour exprimer l’intimité sont celles d’un souper pris ensemble, ou celle d’un échange de regards et de paroles.

L’expérience de l’attraction débouche sur la découverte que nous sommes habités et que, lorsque nous arrivons à entrer en contact avec notre cœur, Quelqu’un nous y attend. “*Mes filles, ne soyez pas vides*”, disait sainte Thérèse¹. Nous sommes “habités”, et pas vides; nous n’arrivons pas les premiers, et nous ne sommes jamais seuls: “*Mon Père l’aimera et nous viendrons vers lui, et nous ferons chez lui notre demeure*” (cf. Jn 14,23). Ainsi, nous faisons la même expérience que celle que fit Jacob à Béthel: “*En vérité, le Seigneur est en ce lieu et je ne le savais pas*” (Gn 28,16)

Partant de cette conviction de foi, nous pouvons nous débarrasser de la peur d’entrer en contact avec tout ce qui en nous est obscur, désordonné et inquiétant: “*Aussi bien n’avez-vous pas reçu un esprit d’esclave, pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! (...). L’Esprit vient au secours de notre faiblesse ; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ; mais l’Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables*” (Rm 8,15. 26).

L’Esprit, « répandu » en nous, rend possible une acceptation positive de notre condition fragile et limitée, parce qu’en “venant au secours” de celle-ci, il rend possible que nous cessions de la considérer comme un obstacle entre Dieu

et nous. Et nous nous réjouissons de n'être ni de "purs esprits", ni des "esprits purs", mais beaucoup mieux que cela: des enfants du Père, capables de faire la même expérience que celle que faisait Ignace d'Antioche : "il y a en moi une source d'eau vive qui murmure et me répète: 'Viens vers le Père'"².

Ne serait-ce pas l'une des missions de la vie consacrée aujourd'hui d'offrir des chemins d'accès à l'intériorité, autres que les propositions du New Age qui nous saturent avec leur spiritualité melliflue et dépourvue de tout engagement? La mission de "portiers" nous invite à regarder dehors pour détecter toutes ces recherches anonymes de personnes insatisfaites et inquiètes, leur ouvrir la porte de nos communautés et leur offrir une compagnie pour percer la réalité et "perforer" son apparente banalité.

L'expérience nous dit que, lorsque nous ouvrons les portes, entrent dans nos maisons un grand nombre de personnes blessées par des expériences d'échec, de solitude, de fragilité et de manque d'amour. Ce monde apparemment satisfait et saturé de consommation est habité par un grand nombre d'hommes et de femmes en proie à la peur : de la folie, de la maladie, de la souffrance, de la vieillesse, de la mort ou du silence.

Aujourd'hui plus que jamais, la Parole nous appelle à ouvrir les portes et à offrir écoute, accueil, chaleur et compagnie à un monde transi. Nous héritons peut-être des temps passés l'idée malsaine que la Vie consacrée pourrait perdre son charisme si elle s'ouvre trop et se mêle à des groupes ou des personnes qui suivent des modèles de vie différents. Nous oublions qu'il est bien plus important encore d'hériter de la tradition biblique d'un peuple qui, en exil, apprit à dialoguer avec les non-juifs comme condition nécessaire pour que leur foi s'universalise. Israël a toujours été une culture qui a dialogué avec les autres peuples: Cananéens, Grecs, Romains... Jamais il ne se maintint "pur": il s'ouvrit et s'universalisa, tout en gardant sa sensibilité pour le projet de Dieu.

Le portier chargé de veiller pourrait nous dire:

"Vivez éveillés et dans l'attente, ne permettez pas que se relâche votre attention: elle seule peut révéler le travail immense et silencieux de Dieu dans votre cœur et dans le monde. Laissez la porte entrouverte pour que puissent entrer ceux qui vivent dehors sous tous les temps : le Seigneur que vous attendez viendra à vous, caché au milieu d'eux".

2. Comme le semeur tranquille,

CONFIANTS QUE LA PAROLE EST À L'ŒUVRE

Il en est du Royaume de Dieu comme d'un homme qui aurait jeté du grain en terre: qu'il dorme et qu'il se lève, nuit et jour, la semence germe et pousse, il ne sait comment. D'elle-même, la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis plein de blé dans l'épi. Et quand le fruit

s'y prête, aussitôt il y met la faucille, parce que la moisson est à point" (Mc 4,26-29).

Comme l'interprétation des paraboles change beaucoup selon le titre que nous leur donnons, je propose celui de "*semeur tranquille*" pour éclairer d'un autre jour ce texte que l'on appelle généralement, "le grain qui pousse tout seul" (Mc 4,26-29).

"Regardez cet homme, semble dire Jésus: il agit et décide d'intervenir juste au moment qui convient: il "*jette*" le grain et à la fin il "*met la faucille*" quand arrive le moment de la moisson. Mais il sait qu'il y a une période de temps où il n'a rien à faire, car c'est la terre qui "*produit*", fait germer la semence, qui grandit et donne du fruit. Et tout cela arrive "*il ne sait comment*", "*qu'il dorme ou qu'il se lève*" tranquillement, sans chercher à diriger des rythmes qui échappent à son contrôle.

Difficile équilibre que celui-ci dans une culture de l'efficacité, de la planification et du rendement immédiat.

Difficile défi pour la vie consacrée où nous poursuit sans cesse la préoccupation de tout mesurer et contrôler. Nous sommes généralement des personnes sérieuses, disciplinées et responsables dans leur travail et nous cherchons à réaliser un équilibre entre action et repos, entre effort et abandon. La plupart d'entre nous avons été formé(e)s dans une certaine "logique du héros" et dans une surévaluation du travail et de l'effort pastoral, accompagnées de quelque chose que nous pourrions qualifier d'"anxiété apostolique" qui nous porte à confondre le "ciel" avec la comptabilité, l'efficacité et les résultats à court terme.

Nous sommes continuellement soumis à une espèce d'examen de passage qui consiste à discerner à quel moment être actifs et diligents dans les tâches du Royaume, et à quel moment être patients et passifs; à savoir quand il est temps de donner un coup de collier et quand les autres apprécieraient que nous leur cédions la place ; quand la situation demande d'être vigilant et d'intervenir, et quand la seule chose que nous puissions faire est "d'aller nous coucher"; à quel moment il est nécessaire d'analyser et de détecter les causes et à quel moment il convient de prendre acte de nos incapacités et de nos ignorances et de reconnaître que nous ne savons pas tout et qu'il y a beaucoup de *pourquoi* et de *comment* qui continueront à nous échapper. Le disciple qui "passe avec succès" cet examen de passage est celui qui, après avoir fait tout bonnement ce qui était en son pouvoir, reste tranquille en sachant que le processus que Dieu lui-même a déclenché fera que la semence continuera à grandir pendant la nuit, tandis qu'il dort.

C'est aussi au moment de vivre à l'écoute de la Parole et lorsque celle-ci nous interpelle que nous devons imiter le "semeur tranquille". "Ne pousse pas la rivière, elle coule toute seule", conseille la sagesse orientale. Ne t'efforce pas de contrôler le dynamisme de la Parole, elle sait bien quel est son travail, et elle le fera si tu ne la gênes pas trop, nous dit le Second Isaïe:

*“De même que la pluie et la neige descendent des cieux
et n’y retournent pas sans avoir arrosé la terre,
sans l’avoir fécondée et l’avoir fait germer (...)
ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche,
elle ne revient pas vers moi sans effet,
sans avoir accompli ce que j’ai voulu
et réalisé l’objet de sa mission” (Is 55,10-11)*

Il ne faut pas confondre les tâches: la nôtre est de faire une place à la Parole, de la relire, de l’étudier, de la méditer, de l’accueillir dans un cœur vide et pauvre, de la murmurer comme l’orant du Psaume 1. La sienne est de nourrir, d’interpeller, de conduire, d’éclairer, de transformer.

Se laisser interpeller par la Parole demande de notre part une réceptivité de base, celle-là même qui permet à un miroir, à un cristal ou à l’eau calme d’un lac de refléter la lumière du soleil ou celle de la lune. Ils ne “font” rien pour que la lumière se réverbère sur eux, ils sont là tranquilles, comme la terre, qui ne fait rien non plus pour que la semence grandisse en son sein.

Fréquenter la parole, la scruter et la courtiser, nous familiariser avec elle, garder comme un trésor dans le coffre-fort de la mémoire de brefs passages des psaumes ou de l’Évangile qui à certains moments ont enflammé notre cœur : *“Ton amour vaut mieux que la vie”* (Ps 63,4); *“Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien”* (Ps 22,1); *“Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau”* (Mt 11,28); *“Tu as les paroles de la vie éternelle”* (Jn 6,68); *“Heureux les miséricordieux”* (Mt 5,7); *“Jésus, fils de David, aie pitié de moi”* (Mc 10,48); *“Que vienne à moi ta tendresse, et je vivrai”* (Ps 119,77).

Parfois il semble que les semences soient inutiles et improductives mais, parfois aussi, de façon inespérée, nous est donnée l’expérience de constater que cette semence a poussé d’elle-même (Mc 4,27). Nous sentons que ces paroles ont commencé à faire partie de nous-mêmes et sont devenues notre propre respiration. *“Vous ne pouvez servir Dieu et l’Argent”* (Mt 6,24), nous rappelons-nous soudain avec plus de force que les appels du confort et de la consommation. *“Ne vous inquiétez pas pour votre vie”* (Lc 12,22), et nos anxiétés, craintes et obsessions se dissipent. *“Gardez courage ! J’ai vaincu le monde”* (Jn 16,33), et nous nous sentons pleins de force pour affronter la vie avec courage. *“J’étais un étranger et vous m’avez accueilli”* (Mt 25,35), et nous avons une attitude cordiale envers les immigrés et nous préoccuons de leurs problèmes.

Si nous sommes disposés à laisser derrière nous les vieux sols qui supportaient notre ego, nous nous trouvons ancrés dans un autre centre et respirant un autre air.

*“Mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.
Il s’est penché sur son humble servante”*

chante Marie dans le Magnificat (Lc 1, 48), reconnaissant que c’est dans le regard

de Dieu que se trouve la source de sa jubilation. Mais, sans en rester là, elle tourne les yeux là où Dieu les pose et contemple l'histoire avec le même regard dont elle s'est sentie enveloppée. La Parole, tant de fois écoutée derrière les treillis de la synagogue de Nazareth, a fait son travail et lui fait voir la réalité avec des yeux nouveaux. Ainsi, tout en faisant preuve d'un réalisme conscient touchant la précarité des choses et la dureté de la vie (il y a des affamés, des pauvres et des humiliés, et des ambitions et des pouvoirs oppresseurs qui en sont la cause), elle ne se laisse pas tromper par les apparences, elle est capable de percer la réalité et de voir les choses, les personnes et les relations telles que Dieu les voit. C'est pourquoi elle contemple déjà les affamés rassasiés, les humbles et les humiliés exaltés, les riches et les puissants renvoyés les mains vides.

Comme elle et "*sans savoir comment*", nous pouvons nous trouver réagissant à partir de critères, de désirs et d'inclinations qui ne viennent pas de nous-mêmes, mais de Celui qui a gravé sa parole comme un sceau dans notre cœur et sur notre bras. Et nous nous rendons compte avec étonnement que, même si ce fut de manière fugace, nous sommes entrés en syntonie avec Lui, nous avons épousé ses sentiments, nous avons fait l'expérience de ce qui se passe quand le vent de son Esprit gonfle les voiles de notre barque.

3. Comme les ouvriers de la dernière heure,

ÉMERVEILLÉS PAR LA GRATUITÉ DE DIEU

Imaginons que les disciples, après avoir écouté la parabole des ouvriers de la vigne et restés seuls avec le Maître, lui demandent qu'il la leur explique. Peut-être quelqu'un lui a-t-il rappelé que dans la version de cette histoire qui circulait dans les milieux rabbiniques, quand ceux de la première heure protestèrent en recevant le même salaire que ceux de la dernière, ils obtinrent cette réponse du maître: "En une heure, ils ont travaillé davantage que vous pendant toute la journée". C'était une conclusion sensée et satisfaisante, en ce sens qu'elle mettait l'accent sur la prime au travail, au mérite et à l'effort, tandis que dans la version insolite de Jésus tout cela n'était quasiment pas pris en compte et le maître, en qui apparaissait de façon voilée Dieu lui-même, ne donna d'autre justification que celle-ci: "*N'ai-je pas le droit de disposer de mes biens comme il me plaît? Ou faut-il que tu sois jaloux parce que je suis bon?*" (Mt 20,15).

Risquons la réponse du Maître : "Imaginez que vous faites partie du groupe de ceux qui ont été embauchés à la dernière heure par le propriétaire de la vigne et que vous ayez reçu le même salaire que ceux qui ont passé toute la journée à travailler. Le lendemain, ne viendriez-vous pas beaucoup plus tôt que les autres, non pas pour accumuler des mérites, mais par pure reconnaissance, parce que la bonté du propriétaire vous a entraînés dans sa spirale de gratuité?"

Face à la nouveauté de cette réaction, ce que plus d'un (et nous aussi

probablement) murmurait intérieurement apparaît mesquin: “Si j’aurais fait partie de ceux qui ont gagné un denier en n’ayant travaillé qu’une heure, le lendemain, vu que cela ne mettait pas en question mon salaire et que le maître est si généreux, j’arriverais le plus tard possible”.

Comme pour eux, la Parole cherche à nous pousser au-delà des limites que nous nous sommes imposées et nous déborde par sa nouveauté. Lorsque nous lisons les Évangiles, l’extraordinaire effleure notre existence comme une comète qui illumine par son orbite de lumière une autre planète obscure, et le “raisonnable” est mis au défi par des propositions étranges qui, telle une épiphanie, brisent notre horizon étroit et laissent entrevoir des possibilités passionnantes et inédites. Nous pourrions comparer la Parole à un hameçon qui tente de nous “pêcher” et de nous sortir de l’eau pour respirer un autre air, avec l’intention de nous faire paraître irrespirable l’atmosphère dans laquelle nous évoluions précédemment.

De façon inexplicable, Jésus qui tant de fois s’exprime avec un réalisme lucide et même parfois avec une ombre de pessimisme (“*Jésus, lui, ne se fiait pas à eux... car lui-même connaissait ce qu’il y avait dans l’homme*” Jn 2,25), paraît parfois être habité par une confiance sans limite en la capacité de réaction du cœur humain et, comme s’il n’avait pas perdu l’ingénuité des enfants, s’efforce de proposer des modes utopiques de comportement. Ses propositions contiennent un puissant potentiel transformateur: “*À ceux qui les adoptent, pourrions-nous dire en paraphrasant le prologue de Jean, il a donné le pouvoir de devenir des disciples*”. Elles contiennent une invitation à transfigurer petit à petit nos idées sur Dieu pour les faire coïncider, quoique laborieusement, avec les siennes.

Si la Parole a fait son travail, nous pouvons imaginer que ces ouvriers de la vigne qui n’ont travaillé qu’une heure et reçu un salaire démesuré ont commencé à connaître le cœur plein de bonté du Maître. Donnons la parole à l’un d’entre eux pour qu’il nous aide à nous familiariser avec les coutumes insolites de Dieu qui transparaissent dans les paraboles:

“Laissez-vous surprendre par ce Dieu dépouillé des attributs propres à la divinité (immutabilité, équidistance, impassibilité...) et dominé en revanche par des émotions propres aux hommes: jusqu’à l’inquiétude et l’anxiété d’un possesseur cupide, avide de garder ce qui lui appartient (une brebis, une pièce de monnaie...), sans supporter la moindre diminution de ses biens ; chez qui la joie dépend du fait qu’il retrouve ou non ce qu’il a perdu (Lc 15).

Ne vous étonnez pas de le voir tel un père ému et inquiet, qui néglige les affaires de la maison et se tient constamment dehors à attendre ou à guetter, comme une personne décentrée d’elle-même, désorientée (Lc 15,11-32).

Voyez-le en roi sans pouvoir ni autorité, incapable de convaincre ses invités, trop vulnérable à la déception et à l’échec devant leur refus de son invitation au festin, étrangement heureux de faire asseoir à sa table des vagabonds (Mt 22,2-14; Lc 14,16-24).

Étonnez-vous de découvrir que Dieu est un investisseur téméraire qui agit avec précipitation et court le risque de confier ses affaires, son argent ou son administration à des personnes dont il ne peut garantir qu'ils les gèreront bien (Lc 15,12; Mt 25,14-30; Lc 16,1-8). Ou comme un propriétaire terrien, faible et trop patient, hésitant dans ses décisions, et qui refuse d'écouter ses serviteurs lui conseillant d'arracher l'ivraie (Mt 13,24-30) avec autant de promptitude qu'il ne se laisse convaincre par le vigneron de ne pas abattre le figuier qui ne donnait pas de fruit (Lc 13,6-9).

Ouvrez-vous aux conséquences du fait que Dieu est un observateur partial, qui pose les yeux là où presque personne ne regarde: les bas-côtés des routes (Lc 10,30); le seuil de la mort où gît Lazare (Lc 16, 20); les lieux où les plus faibles sont maltraités par les puissants" (Mt 24,49).

De la même manière que Jésus avec ses disciples, lents à comprendre et obstinés au moment d'accueillir la nouveauté de ce Dieu, il est probable que l'ouvrier qui a fait l'expérience de ce qu'est la gratuité absolue aura besoin de beaucoup de temps et devra insister avec beaucoup de patience pour déloger les vieilles idées sur Dieu qui peuplent notre imaginaire et arriver à ce que nous acceptions qu'Il soit toujours au-delà de nos pensées sur lui.

Et si nous lui permettons de poursuivre son travail, la Parole qui nous rejoint à travers lui nous révèle qui nous sommes pour Dieu:

“Ne fixez pas votre regard sur vos mérites, vos efforts ou vos œuvres; laissez Dieu vous surprendre par son amour démesuré et vous combler d'un amour qui échappe à vos mérites.

Vous êtes une terreensemencée, destinée à donner du fruit (Mc 4,3-9), et il existe en vous des germes de vie que découvre le regard du Père (Mc 13, 28-29). Ce qu'il a semé dans votre terre possède un tel dynamisme de croissance que cette semence germe et grandit hors de votre contrôle (Mc 4,26-29). Ne soyez pas inquiets du mélange d'ivraie qu'il y a dans votre vie : ce qui importe au Père, c'est tout le bien qu'il a semé dans votre cœur (Mc 13,24-30).

C'est vrai que vous êtes petits et insignifiants comme un grain de moutarde, mais cette petitesse recèle une force capable de transformer la graine en un grand arbre sur lequel viendront se poser les oiseaux du ciel (Mc 4,30-32). Peut-être arriverez-vous à la salle du banquet tout déguenillés et poussiéreux, mais vous serez des hôtes invités et désirés, et le roi qui vous a invités vous attend, il a dressé sa table (Mt 22,1-14). Réjouissez-vous de posséder des talents et des ressources à investir (Mt 25,14-30); l'heure est venue de vous faire des amis qui vous accueilleront dans les demeures éternelles (Lc 16,9) parce que vous détenez entre les mains ce sur quoi tout se joue: le pain, l'eau, le toit, les vêtements partagés avec ceux qui n'en ont pas (Mt 25,32-46). Ce qui vous caractérise, c'est de vous être perdus (Lc 15,4), éloignés (Lc

15,11-32), endormis (Mt 25,1-13), d'avoir endurci votre cœur (Mt 18,23-35), de vous être endettés (Lc 7,41-43)..., mais Quelqu'un croit en votre capacité de vous laisser toucher et de rentrer à la maison, de veiller, d'être miséricordieux, de convertir vos dettes en amour. Et s'Il vous désire, s'Il vous poursuit, vous cherche et vous attend avec une telle ardeur, c'est parce que vous avez du prix à ses yeux".

Nous sommes appelés à accueillir ces noms nouveaux qui nous baptisent de leur nouveauté ; appelés à croire aussi que ce sont *nos* noms. L'Évangile continue à nous les confier comme la petite pierre blanche de l'Apocalypse (2,17) sur laquelle est gravée notre vraie identité.

4. Comme l'intendant prodigue,

HABILES À NOUS FAIRE DES AMIS

Jésus disait encore à ses disciples : « Il était un homme riche qui avait un intendant, et celui-ci lui fut dénoncé comme dilapidant ses biens. Il le fit appeler et lui dit : 'Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends compte de ta gestion, car tu ne peux plus gérer mes biens désormais'. L'intendant se dit en lui-même : 'Que vais-je faire, puisque mon maître me retire la gérance ? Piocher ? Je n'en ai pas la force ; mendier ? j'aurais honte... Ah ! je sais ce que je vais faire, pour qu'une fois relevé de ma gérance, il y en ait qui m'accueillent chez eux. »

Et faisant venir, un à un, les débiteurs de son maître, il dit au premier : 'Combien dois-tu à mon maître ? – Cents barils d'huile', lui dit-il. Il lui dit : 'Prends ton billet, assieds-toi et écris vite cinquante'. Puis il dit à un autre : 'Et toi, combien dois-tu ? – Cent mesures de blé', dit-il. Il lui dit : 'Prends ton billet, et écris quatre-vingts'.

« Et le maître loua cet intendant malhonnête d'avoir agi de façon avisée. Car les fils de ce monde-ci sont plus avisés avec leurs semblables que les fils de la lumière.

Eh bien ! moi, je vous le dis : faites-vous des amis avec le malhonnête Argent, afin que le jour où il viendra à manquer ceux-ci vous reçoivent dans les tentes éternelles (Lc 16,1-9).

Caractéristique, cette histoire où, contrairement aux récits exemplaires si répandus dans les milieux pieux, ce qu'il y a à apprendre provient d'un personnage qui se distingue par la dissipation et le gaspillage (saint Jérôme dans la Vulgate le qualifie de *diffamatus*, laissant en suspens la vérité de l'accusation contre lui). De manière insolite, Jésus fait abstraction de tout jugement sur sa conduite pour se fixer uniquement sur quelque chose qui lui paraît digne d'admiration et d'imitation : cet homme a été suffisamment astucieux pour *se gagner des amis* même si pour cela il a employé des moyens peu recommandables. Jésus ne loue pas ici la simplicité des colombes, mais la ruse des serpents : l'intelligence se

manifeste précisément lorsqu'on sait user des biens comme au contraire, de la bêtise.

Imaginons que nous offrons à ce gérant habile le poste de « conseiller spécial » dans notre équipe de gouvernement : il nous rappellera certainement que la bonne marche de notre ordre ou congrégation ne dépend pas seulement de ce que nous appelons les « thèmes spirituels », mais aussi de l'usage que nous faisons de nos ressources matérielles. Et pour nous convaincre par la Parole, il nous fera une « *Lectio Divina* » particulière des paraboles : les « demeures éternelles », nous sont ouvertes par les amis que nous gagnons par nos richesses ; l'entrée au festin de noces de l'époux qui vient est conditionnée par la provision d'huile des lampes des vierges qui l'attendent ; entrer dans la joie du Seigneur qui réclame ses talents dépend du fait que les serviteurs ont spéculé avec eux de façon risquée (Mt 25,14-30); la place à la droite du Juge sera réservée à ceux qui ont partagé le pain, l'eau, le toit et les vêtements avec les plus petits d'entre leurs frères (Mt 25,31-45).

Il nous rappellera que nous ne trouvons jamais dans l'Évangile un appel à nous désintéresser de l'argent, mais à nous mettre en relation avec lui d'une manière juste. La même chose vaut pour n'importe quelle ressource humaine, depuis l'intelligence, la culture, le temps ou les possibilités dont nous disposons, de quelque nature qu'elles soient :

« Agissez avec intelligence, nous dira-t-il certainement, sentez-vous responsables de ce que vous avez reçu, servez-vous de votre tête et de votre cœur pour l'utiliser. Ne pensez pas que la spiritualité consiste dans l'indifférence aux questions matérielles ou à vous évader dans une sphère séparée des choses de la terre : la 'maison' du monde est également confiée à votre talent, à votre habilité, à votre compétence et à votre travail ».

Peut-être quand nous quitterons notre salle de réunion, resterons-nous pensifs à nous demander comment devenir des spécialistes à « nous faire des amis ».

En effet, nous avons fait de grands progrès, mais il nous reste encore dans la vie consacrée de mauvaises habitudes provenant d'anciennes formes de messianisme et d'illuminisme, et de vieilles attitudes de secrète supériorité lorsqu'il s'agit d'entrer en rapport avec les gens. Nous sommes généralement plus disposés à donner qu'à recevoir, à offrir notre aide qu'à en demander, à enseigner plus qu'à apprendre. Nous sommes habitués à regarder les autres davantage comme des « fils et des filles » potentiels que comme de véritables frères et sœurs avec lesquels se construisent des relations de réciprocité. « Se faire des amis » n'est pas la « spécialité » des consacrés, formés davantage pour être des pasteurs, des maîtres, des prédicateurs ou des conseillers (les hommes encore plus que les femmes, il faut l'admettre).

Cependant, la Parole nous dispose à nous faire des amis : elle nous invite à être condisciples des autres dans la communauté chrétienne et à les écouter, non

comme des experts ou des connaisseurs, mais comme des hommes et des femmes aux cœur ouvert et humble.

Le meilleur cours d'initiation à la lecture de la Bible que nous puissions faire, l'Évangile nous l'offre gratis, en nous initiant à l'« art de l'écoute » de Jésus, à sa manière de reconnaître le « langage du Père » en la personne des comptés-pourrien de son peuple. En écoutant sa voix silencieuse, Jésus s'était familiarisé avec le « code des signes » par lesquels le Père se manifestait à lui et il s'était mis sur sa « fréquence » : il entendit sa voix l'appeler en cette femme courbée, et il lui répondit en la redressant (Lc 13,10-17); il sentit que la longue honte de l'hémorroïsse lui arrachait des cris, et la réponse de Jésus fut de faire affluer vers elle la force de guérison qu'il avait reçue de Lui (Mc 5,21-34); il fut rempli de joie en entendant résonner dans le récit de ses disciples la préférence de son Père pour les petits (Lc 10,21-22) ; il découvrit dans la requête de la syro-phénicienne que la volonté du Père l'envoyait au-delà des brebis perdues de la maison d'Israël et il obéit en guérissant la fillette (Mt 15,21-28); il se laissa attirer par l'appel silencieux du petit homme qui l'observait caché dans les branches d'un sycamore et il s'invita dans sa maison (Lc 19,1-10).

En contemplant chacune des rencontres de Jésus avec les gens, nous apprenons peu à peu de lui en quoi consiste « connaître l'Écriture » et « se nourrir de la Parole ». Dans chacune d'elles, nous le voyons se comporter comme un véritable « scribe » : sa tâche consistait non pas à scruter de vieux manuscrits, mais à traduire, comprendre, discerner, saisir intuitivement et décoder la parole du Père qui lui arrivait chiffrée derrière les cris silencieux, les supplices, le désespoir, les manifestations de reconnaissance ou les plaintes que portaient en eux ceux qui l'approchaient. Sa tâche consistait à être pour eux une personne capable de les écouter et de leur répondre, un « herméneute » sage, capable d'interpréter ce qu'ils n'étaient peut-être pas capables d'exprimer eux-mêmes.

Si nous voulons être reçus dans les « demeures éternelles » comme le gérant prodigue, nous pouvons commencer à devenir experts en humanité et en écoute, spécialistes du regard et de l'attention sélective pour *nous gagner des amis* dans les lieux où tant de personnes qui n'ont ni science ni apparence peuvent nous enseigner à balbutier la langue secrète de l'Évangile.

Ce sont eux qui nous aideront à écouter la Parole, précisément parce qu'ils sont porteurs anonymes. Et en nous résonnera cette version auditive de Mt 25: « *Venez, les bénis de mon Père, parce que vous m'avez découvert en ceux qui n'avaient pas de voix et vous m'avez écouté ; parce que vous avez parlé à ceux qui avaient été dépossédés de la parole et de leurs droits, et vous m'avez répondu* ».

5. Comme les enfants qui jouent sur la place,

DANSER AU RYTHME DE L'ÉVANGILE

« À qui donc vais-je comparer les hommes de cette génération ? À qui ressemblent-ils ? Ils ressemblent à ces gamins qui sont assis sur une place, qui s'interpellent les uns les autres, en disant : 'Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous avons entonné des chants de deuil, et vous n'avez pas pleuré » (Lc 7,31-32).

Ainsi se plaignait Jésus, cherchant à secouer au moyen d'un refrain populaire l'incapacité de ses auditeurs à sortir de leur torpeur et à commencer à prendre une autre direction, différente de celle qui sclérosait leur esprit. Madeleine Delbrêl dit ceci :

*« Seigneur, je pense que tu dois être fatigué
des gens qui parlent toujours de te servir
avec des airs de capitaines ;
de te connaître, avec des attributs de professeurs
de t'atteindre à travers les règles du sport ;
de t'aimer comme s'aime un vieux couple.
Et un jour que tu désirais autre chose
tu as inventé saint François
et tu as fait de lui ton jongleur.
Et à nous il appartient de nous laisser inventer
pour être des gens joyeux qui dansent leur vie avec toi ».*

Les aspects éthiques du christianisme, joints aux résidus des formes de « tendances-à-la-perfection » et à un certain légalisme que nous croyions avoir laissé derrière nous, demeurent peut-être latents dans les coins secrets de notre vie et font de nous des personnes rigides et sans joie. Commentant les conséquences de cette promotion presque exclusive d'« impératifs » au lieu d'« indicatifs », Klaus Berger déclare : « Il est probable que cette 'spiritualité', qui n'est peut-être pas très heureuse, a besoin du secours que peut lui apporter un modèle de spiritualité fondé sur l'amour et la joie. C'est probablement pour cela, en effet, que les mystiques du XII^e siècle ont tant parlé d'amour, d'amitié, d'embrassements et de baisers, de joie contagieuse et de tendresse du cœur : en effet, le sérieux de la vie austère court toujours le risque de perdre le joyeux message de l'Évangile (...). On peut considérer deux expressions fondamentales dans la spiritualité chrétienne. L'une, orientée vers le Vendredi Saint, pour citer un lieu commun, place au centre le péché, la faute, le jugement auquel Jésus fut soumis par substitution et la sentence expiatoire. L'autre, orientée vers Pâques met au centre la joie, la béatitude, la transformation et le rire qui se moque de la mort et du diable. Et il ne s'agit pas d'opposer ces deux expressions entre elles, mais de les reconnaître comme des formes complémentaires de piété ».³

notre vie consacrée peuvent avoir un effet contraire à celui qui était recherché, et faire de nous des personnes frustrées parce qu'elles n'arrivent pas à atteindre des objectifs de perfection aussi élevés ; ou encore, en reprenant la métaphore des enfants que ne dansent pas, timidement assis et raidés sur un banc de la place, nous avons les pieds pesants ou sommes durs d'oreille pour capter la musique qui tente de nous séduire par son rythme, incapables de nous aventurer dans un mouvement dont nous ignorons où il peut nous mener.

Bien des fois, j'ai fait le test de commencer la parabole du trésor et de la compléter ensuite en groupe. Tout le monde s'accorde sur la façon dont elle commence : « *Le Royaume des cieus est comparable à un trésor caché dans un champ...* », et s'accorde aussi sur l'homme qui le trouve et qui court vendre tout ce qu'il a pour acheter le champ. Quand je dis : « Il manque quelque chose », les détails arrivent, certains réels et d'autres pittoresques : il est retourné le cachet, il était en train de creuser, le trésor se trouvait dans un coffre... Sauf à de très rares exceptions, personne ne s'accorde sur la phrase sur laquelle s'appuie toute la parabole et qui déclenche tout son dynamisme : « ... *et dans sa joie* ».

Je me demande bien ce qui s'est passé au cours de vingt siècles de prédication et de catéchèse pour que nous soyons devenus si évidents le renoncement, le sacrifice, l'abstinence, si évident de nous couvrir de cendre et de nous adresser à Dieu en le suppliant : « Ne sois pas éternellement courroucé... », tandis que la joie demeure cantonnée en marge, comme une vertu mineure et dont on peut se passer.

Nous parlons de nous laisser interpellé par la Parole, alors que nous disposons d'une abondance excessive de paroles écrites, prêchées, proclamées, apprises, expliquées, commentées et exprimées, et peut-être aurions-nous besoin de revenir à la simple mélodie des gestes silencieux qui furent à son origine.

Nombreux sont ceux qui aujourd'hui (nous compris ?) sont saturés, rassasiés, sceptiques et imperméables face à tant de discours, de documents, d'exhortations et de déclarations. Et s'il est vrai que la santé spirituelle dépend de la juste relation que nous établissons entre les mots que nous prononçons et la transformation effective de notre vie dans le sens de l'Évangile, il faut admettre que notre situation pourrait être déclarée « zone sinistrée ».

Imaginons un instant que nous prenions la décision drastique de nous soumettre (pendant une journée ? une semaine ? un mois ?) à une « cure de silence » ; que pendant cette période, les mots que nous prononçons ou écrivons habituellement soient remplacés par la décision de ressembler à Jésus dont il est dit qu'il *passa en faisant le bien*, et qui fit de cette manière de vivre, la danse par laquelle il correspondait au rythme que lui indiquait le Père. Chacun de nous devrait traduire concrètement cet « exercice bienfaisant » dans sa propre réalité, en s'ingéniant à ce que sa corporéité tout entière, regard, mains, pieds, toute sa capacité expressive, remplace les mots qui, eux-mêmes, remplacent si souvent

dans notre vie la sincérité dépouillée de l'amour.

Imaginons aussi que s'adresse à nous l'un des enfants qui jouaient sur la place, fatigué de nous voir ainsi, compagnons immobiles, amorphes et opposant de la résistance pour nous mettre à danser :

« Ne vous souvenez-vous pas que dans la vie de Jésus tout a commencé par cet hymne qu'il entendit à Bethléem : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime* » ? Ce furent les premiers sons qu'entendirent ses oreilles et cet hymne se transforma en ouverture symphonique de toute son existence, le son de la flûte qui rythma toute la danse de sa vie. Votre Maître ne resta pas immobile et figé : l'hymne de cette nuit l'enivra, le fit sortir de ses esprits et il lui devint impossible de vivre autrement que « alién-é », « altér-é », incapable de vivre à un autre rythme que celui de la prodigalité, de la largesse et de la rupture des limites. La Parole des anges, écoutée cette nuit-là, et qui chantait la *gloire* de Dieu et la *paix* des hommes le passionna tant et l'envahit si totalement qu'il vécut dé-centré, dé-monté, parce que son centre et ses gonds ce furent son Père et ses frères.

Rappelez-vous ce que ces derniers en vinrent à dire de lui : « *Il a perdu la tête* » (Mc 3,21) et ils avaient certainement raison, parce que son amour était totalement dénué de raison et de toute forme de peur. Lui qui avait commencé la formation de ses disciples en les emmenant à un festin de noces (et pas à une école talmudique, ni au désert...) que dirait-il en vous voyant si circonspects, si raidis dans votre sage prudence, vos accommodements raisonnables et vos équilibres calculés ?

Approchez-vous de sa Parole, faites silence et écoutez-la, parce que c'est seulement lorsque les oreilles ont capté la musique que les pieds peuvent se mettre à danser. Permettez que vous atteigne la mélodie de sa flûte : '*Gloire à Dieu, paix aux hommes*'.

Laissez-vous entraîner par cette mélodie, fredonnez-la, murmurez-la dans le secret de votre cœur.

Et si cela vous est donné, mettez-vous à danser à son rythme. Même si c'est une folie ».

¹ "Il y a quelque chose d'incomparablement plus précieux, disait Thérèse d'Avila, que ce que nous voyons dehors. Il est très important que nous ne nous imaginions pas vides intérieurement, car il me semble impossible si nous avons soin de nous rappeler que nous portons en nous un tel hôte, que nous nous adonnions tellement aux vanités et choses de ce monde, parce que nous verrions combien elles sont basses, en comparaison de celles que nous possédons en nous" (*Le Chemin de la perfection* 48,2).

² Lettre aux Romains.

³ ¿*Qué es espiritualidad bíblica? Fuentes de la mística cristiana*. Sal Terrae, Santander 2001, 202-204

*SOMMES-NOUS CAPABLES DE NOUS
LAISSER INSTRUIRE PAR «L'AUTRE»?
RÉFLEXIONS D'UN ESPRIT ASIATIQUE
OCCIDENTALISÉ*

Sr Amelia Vasquez, RSCJ

Sœur Amelia, religieuse de la Société du Sacré Cœur (RSCJ), a été Supérieure régionale des Philippines. Elle a travaillé à Manille dans divers instituts de formation et de préparation théologique, pour les religieuses/religieux, prêtres, séminaristes provenant de différents pays d'Asie.

Original en anglais

Le thème du prochain Synode des Évêques, “La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l’Église”, suscite diverses réactions de la part de catholiques issus de nombreux contextes culturels et géographiques à travers le monde, épousant un large spectre de positions théologiques. Cet essai est une « liste de souhaits » formulés par une religieuse asiatique des Philippines, dont le peuple est Malais-Polynésien de race et de tempérament. Ce peuple a été élevé majoritairement dans la religion catholique, dans une forme médiévale (certains préféreraient le mot *baroque*) de religiosité espagnole, et a reçu officiellement une sorte d’éducation américaine résiduelle. En plus de cela, pour ma part, je suis entrée dans une congrégation dont la spiritualité d’origine était franco-anglaise ; j’ai été formée en études théologiques et religieuses selon une méthode d’investigation post-Vatican II. J’ai vécu dans plusieurs pays d’Asie, d’Occident et d’Amérique Latine, et j’ai fait du ministère auprès de prêtres, de religieuses et de séminaristes.

Quelque limitée que soit ma perspective personnelle, mon identité est le produit d’une rencontre de divers courants culturels et religieux. Enrichie des courants religieux historiques et contemporains, à la fois de l’Orient et de l’Occident, j’ose espérer que mon Église se mettra bientôt à intégrer toutes les richesses de son voyage historique du passé à travers les cultures orientales et occidentales, et acceptera dorénavant l’invitation de « nouveaux » pays d’Asie à participer à un banquet spirituel plus riche encore et plus raffiné. Au regard de ceux qui ont été au courant de la censure dont des théologiens et des écrivains spirituels des dernières décades ont fait l’objet, pour avoir tenté une telle

Sommes-nous capables de nous laisser instruire par «l'autre»? —

intégration, il y a là une tension qui met à l'épreuve la créativité et l'intégrité de ceux qui se tiennent sur le tranchant de la théologie, et de ceux qui occupent des positions officielles dans l'Église.

Les noms des personnes impliquées, théologiens et employés de l'Église, peuvent aller et venir, mais la tension est ancienne comme le christianisme. Nous pouvons en simplifiant, nommer les deux pôles de cette tension : le Christ et la culture. L'histoire est remplie de manifestations de cette tension perpétuelle : le Concile de Jérusalem en la personne de Pierre et de Paul, les Pères de l'Église des écoles d'Alexandrie et d'Antioche, les moines pionniers dans le « monde barbare » (tensions d'ailleurs souvent résolues de manière heureuse par des leaders tels que Grégoire le Grand et Augustin de Cantorbéry), les missionnaires modernes de la première heure comme Bartolomé de Las Casas et Matteo Ricci, pour n'en citer que quelques-uns. Puisqu'il est dans la nature du christianisme de s'adapter car sa nature découle de l'esprit de Jésus lui-même, il y aura toujours des tensions au point de contact entre ce qui a déjà été « christianisé » et ce qui reste hors des limites de l'acceptable.

Aujourd'hui, c'est dans les théologies influencées par les rencontres interreligieuses de l'Asie du Sud et de l'Est que la tension est la plus fortement ressentie, particulièrement dans le domaine de la christologie et de la théologie des religions. Des accusations de « syncrétisme » et de « relativisme » ont parfois été dirigées contre des pionniers créatifs.¹ Cette vaste région géographique est le lieu d'origine de cultures enracinées dans des visions du monde plus anciennes que le christianisme, et qui ont nourri et transformé spirituellement des peuples entiers pendant des millénaires. Les catholiques de ces pays sont marqués de manière indélébile par les cultures dont ils ont hérité et aucune somme de sanctions ecclésiastiques ou définitions n'effaceront ces éléments de leur identité. Nier cet héritage qui a informé leur esprit et leur sensibilité, c'est aller à l'encontre du dessein de Dieu créateur. Des multitudes de catholiques ont été confrontées au problème d'avoir à choisir entre leur appartenance socio-religieuse et leur identité fondamentale.

Un synode mondial sur la Parole se doit donc de méditer sérieusement sur cette question, d'écouter les gémissements de l'Esprit dans le cœur des catholiques d'Asie dont la fidélité à Jésus Christ est évidente dans des vies d'orthopraxis, et souvent de sainteté, et qui tiennent fermement les traditions spirituelles héritées de leur double appartenance.

Avant d'entrer en discussion, il est utile de noter que les mots « asiatique » et « religion » sont des termes chargés de malentendus, les deux étant des étiquettes fabriquées par des « occidentaux », commodes pour manier des réalités lointaines et peu familières. Mais au risque de me précipiter dans des contradictions et des généralisations, j'utiliserai ces termes, simplement pour marquer mes points, en utilisant la compréhension occidentale conventionnelle, consciente que ce ne sont

pas des catégories noir sur blanc, spécialement parce que nous traitons de réalités complexes à multiples facettes. Dans les religions anciennes, transformantes et holistiques, le dicton : “L’Orient, c’est l’Orient, et l’Occident, c’est l’Occident, et les deux ne se rencontreront jamais” n’est pas valable; les termes Orient et Occident peuvent s’employer simplement pour accentuer un point particulier.

Issu d’un milieu sémitique, le christianisme était asiatique comme la plupart des grandes religions du monde. Cependant, il fut transmué au cours des siècles en une entité occidentale dont la forme est maintenant ressentie comme étrangère à l’esprit oriental. Le christianisme a perdu son ancrage asiatique et est désormais perçu comme étranger à la pensée et à la sensibilité asiatiques puisque sa doctrine est véhiculée par les concepts et le vocabulaire d’une philosophie européenne gréco-médiévale et son monde symbolique et son système organisationnel, sont réglés par une logique juridique, formulée il y a des siècles, et reconduite aujourd’hui sans esprit critique.

Je sens que notre tâche est désormais de redécouvrir cette « moitié » perdue du christianisme, en rappelant et en retrouvant la richesse de son passé du Moyen-Orient ; en faisant nôtres les nouveaux dons offerts par ses disciples enracinés dans les cultures de l’Asie du Sud, de l’Est et du Sud-Est asiatique, dont la contribution à l’Église universelle doit encore être reconnue, acceptée et épousée. Comme les évêques d’Asie l’ont déclaré à bien des reprises par le canal de la Fédération des Conférences Épiscopales d’Asie FABC, l’inculturation en Asie est un impératif et les Églises doivent s’engager dans un triple dialogue : dialogue avec les cultures, dialogue avec les religions, dialogue avec les pauvres. L’exhortation apostolique « *Ecclesia in Asia* » elle-même déclare : « Les Pères du Synode avaient bien conscience de la nécessité impérieuse pour les Églises locales en Asie de présenter le mystère du Christ à leurs peuples en fonction des critères culturels et des modes de pensée de ces derniers. Ils soulignaient aussi que cette inculturation de la foi sur le continent doit amener à redécouvrir le visage asiatique de Jésus» (*Ecclesia in Asia* 20).

Il ne suffit plus de représenter Jésus et Marie avec des visages asiatiques, ou bien d’orner les églises et de rehausser les cérémonies de décorations, d’instruments de culte et de musique de style asiatique, comme c’est aujourd’hui la tendance dans les communautés d’Asie encouragées à “inculturer”. Ce qu’il faut, c’est répondre à l’action de la Parole de Dieu dans les cœurs et les esprits asiatiques, et laisser couler les expressions authentiques de leur expérience religieuse dans l’art et le rituel, la théologie et la spiritualité, la pratique de la missiologie et de la pastorale afin que les catholiques asiatiques puissent réellement se sentir profondément chez eux dans leur religion, et sentir leurs cœurs vibrer à ces expressions. Le christianisme étant « passé » aux formes religieuses occidentales, il peut désormais entreprendre son voyage à un autre niveau : portant des cadeaux de l’Occident, il peut se mettre de nouveau en chemin vers les “nouvelles” cultures asiatiques. Laisser l’Esprit Saint libre de son action dans les Églises

Sommes-nous capables de nous laisser instruire par «l'autre»? —

d'Asie pourrait entraîner une nouvelle floraison du christianisme comme il ne s'en est jamais vu auparavant.

Cette tâche ne doit pas être seulement considérée comme un bel idéal en espérance; il est urgent que l'Église fasse le point sur sa fidélité à la nature incarnée de la mission du Christ parmi les peuples d'aujourd'hui. Prêcher Jésus Christ dans des cadres de pensée et dans une langue compréhensible pour les peuples des différentes cultures est un impératif aujourd'hui comme au temps de l'Apôtre Paul. Grâce aux sciences sociales et religieuses contemporaines nous disposons aujourd'hui de meilleurs instruments pour étendre de façon plus adéquate la bonne nouvelle, si seulement nous avons la passion, l'audace et la liberté de Paul...

En plus du malaise ressenti par de nombreux catholiques asiatiques vis à vis de leur religion, les inadéquations du christianisme occidental se manifestent également en Europe et aux États-Unis par un symptôme qui date de plusieurs dizaines d'années. Des centaines de milliers de chrétiens, dont bon nombre de catholiques, sont passés aux religions orientales, particulièrement au bouddhisme et à l'hindouisme, à la recherche d'une spiritualité qui les conduirait à la complétude et à la profondeur.

Ce mouvement, - qui pour beaucoup, est un passage littéral et géographique à l'Inde, au Tibet, au Japon, en Thaïlande,- résonne comme un écho de l'antique « fuite vers l'est », aux déserts de Syrie et d'Égypte, aux troisième et cinquième siècles, d'hommes et de femmes en quête de transformation personnelle radicale dans le silence et la solitude. Cet exode ne se fit pas seulement à partir des villes et des cités d'Asie ou d'Afrique du Nord, vers les marges des villages ou vers le désert qui s'étendait à l'extérieur ; beaucoup vinrent d'Europe à la recherche de cette nouvelle science auprès des moines qui avaient affiné leurs savoir-faire spirituels, et retournèrent finalement en Europe pour y jeter les fondements du monachisme occidental, ce joyau du christianisme qui continue aujourd'hui à offrir à beaucoup d'entre nous un puits profond de spiritualité. Chose intéressante, ce monachisme lui-même et les formes plus récentes de vie religieuse ont dernièrement été également revigorées par les eaux des religions orientales.

Malgré la rhétorique souvent répétée d'entrer en dialogue, les Églises institutionnelles hésitent à s'aventurer au-delà des frontières, pour deux raisons principales: le sentiment de suffisance et de supériorité de sa propre religion, et la crainte de l'« autre ». Malgré cela, de nombreux individus ont franchi cette ligne de démarcation avec le sentiment intuitif de la beauté et de la vérité qui résidaient en l'« autre » ; ce que les chercheurs individuels ont acquis par leur audace, peut servir maintenant à la communauté élargie.

Toutes les grandes religions du monde possédant un message de transformation spirituelle (ou de 'salut', pour utiliser le terme chrétien) sont enracinées dans la religion primitive ou religiosité cosmique ; leurs symboles sont puissants,

précisément, parce qu'ils émergent de rencontres personnelles avec le « Sacré » dans la « nature ». Les êtres humains, qui font partie intégrante de la nature, réagissent profondément aux symboles condensés à partir d'éléments de la « nature ». Mais, contrairement aux religions asiatiques, le christianisme a tellement stylisé, catégorisé, et limité numériquement ses symboles que ceux-ci sont maintenant souvent abstraits et artificiels ; on ne les rencontre que dans l'espace et le temps qui ont été sacralisés par une action rituelle réglée par l'autorité, hautement centralisée, de l'Église. Elle a pris ses distances par rapport à l'état brut de la vie en général si bien que l'on ne rencontre la plupart de ses symboles qu'à travers un processus de pensée explicatif, fruit d'une formation religieuse dans le cadre de la famille ou de l'Église. Lorsque les symboles perdent leur immédiateté et leur spontanéité, quand ils demandent à être « pensés », ils perdent généralement leur pouvoir de susciter des sentiments contemplatifs. Tel n'a pas été le cas des religions sino-indiennes qui sont florissantes et renouvellent leur vitalité par le chant, la danse, et autres formes d'art, alimentées par des sentiments continuellement préservés par leur proximité à la « nature ».

Il n'y a aucun développement linéaire entre les religions cosmiques et les religions métacosmiques comme l'hindouisme (qui est un mode de vie plutôt qu'une religion) ou le bouddhisme, car leurs histoires sont ponctuées d'irruptions du sacré ou de théophanies à des génies spirituels tels que les premiers 'rishis' de l'Inde ou les moines de Chine, du Tibet, de Birmanie, du Japon. Mais les visions du monde qui se sont développées à partir de ces rencontres avec le sacré n'ont pas coupé leurs liens avec le cosmos. Le langage et les symboles de la divinité expriment l'unité et l'interdépendance du tout – l'humain, le cosmique et le divin.

L'hindouisme parle de Dieu en tant que sein de l'univers et toutes les choses sont dans ce sein, comme celui d'une mère. Dieu est

« ce dont naissent les êtres, ce par quoi ils vivent après être nés, ce dans quoi ils entrent à leur mort » (Taittirîyaka-Upanishad, 3.1.1).

« le père de cet univers, la mère, le soutien, l'aïeul. » (Bhagavad Gita 9.17).

Le Tao te Ching (6) dit :

*Le Tao est appelé la Grande Mère :
vide et cependant inépuisable,
il donne naissance à des mondes infinis.*

Le néo-confucianiste Chang Tsai écrit :

Le ciel est mon père et la terre est ma mère, et même une petite créature comme moi trouve une place intime en leur milieu. C'est pourquoi, ce qui remplit l'univers, je le considère comme mon corps et ce qui dirige l'univers, je le considère comme ma nature. Tous les gens sont mes frères

Sommes-nous capables de nous laisser instruire par «l'autre»? —

*et sœurs, et toutes les choses sont mes compagnes.*²

Tous les êtres sont en Dieu, Dieu est dans tous les êtres et imprègne leur vie. Dieu est immanent, on peut le trouver dans l'univers, et en même temps, on le trouve à l'intérieur de soi, au centre ou dans la profondeur de son être. Toutes les dualités sont de simples illusions de l'esprit superficiel. De la même manière que le domaine des sens et des émotions, elles sont toujours assaillies par des phénomènes passagers, mais ces dualités, qui sont des constructions de l'esprit, peuvent être surmontées par la conscience profonde que l'on en a.

Les philosophies asiatiques limitent la capacité de l'esprit à ces niveaux. La rationalité - qui en Occident a dominé la religion - est considérée comme un instrument qui « objectifie », analyse et divise. Mais au-delà de la pensée, il y a un autre niveau, le transcendant, où les polarités sujet-objet n'existent pas. Au lieu de cela, il y a unité entre tous les êtres, y compris la divinité.

La vision inclusive et globale du monde qui met l'accent sur l'unité a été appelée, théologie « théanthropocosmique » ou « cosmothéandrique » par les théologiens asiatiques chrétiens. Ici, les lois de la logique occidentale de la non-contradiction ne tiennent pas puisque la réalité est un tout complexe, et les contradictions qui pourraient être posées comme postulat par l'esprit occidental sont surmontées par la position « les deux à la fois-et », qui embrasse toutes les oppositions apparentes.

C'est pourquoi, Dieu, le sein qui contient tout ce qui vit, n'est pas d'abord perçu comme Verbe mais comme Silence. Le « *neti...neti* » (pas ceci, pas ceci) de l'hindouisme, indique l'inaptitude de l'esprit humain à saisir Dieu.

Ce qui réside éternellement à l'intérieur de soi-même, devrait être connu ; et au-delà de cela il n'y a rien à connaître. De la même manière que la forme du feu ne se voit pas, alors qu'il existe bien, là, dans le sous-bois, ou que sa semence n'est pas détruite, l'homme, après s'être entraîné à la méditation, percevra le dieu éclatant de lumière, comme l'étincelle cachée dans le bois (Svetasvatara Upanishad 1.12).

On ne peut le voir car, d'une part, lorsqu'il respire, il est le souffle proprement dit ; lorsqu'il parle, son nom est la parole ; quand il voit, son nom est l'œil ; quand il entend, il est l'oreille ; quand il pense, son nom est esprit. Tous ces noms ne le définissent que par ses actions. Et celui qui le vénère (le considère) comme l'un ou l'autre, ne le connaît pas, car il se situe au-delà (quand on le qualifie) par l'un ou l'autre (prédicat). Les hommes doivent le vénérer en tant que En-soi, car dans l'En-soi, tous sont un. Cet En-soi est l'empreinte de tout, car par lui on connaît tout. Et, de même que l'on peut retrouver par les empreintes ce qui était perdu, celui qui sait cela trouve gloire et louange ((Brihadâranyaka Upanishad, 1.4, 7).

— Sommes-nous capables de nous laisser instruire par «l'autre»?

Dans la religion chinoise,

Le Tao qui peut être dit

n'est pas le Tao éternel

Le nom qui peut être prononcé

n'est pas le Nom éternel.

Ce que l'on ne peut nommer est le réel éternel.

L'attribution du Nom est l'origine

de toutes les choses particulières.

Libre de désir, vous réalisez le mystère.

Prisonnier du désir, vous n'en voyez que les manifestations.

Cependant, mystère et manifestations

proviennent de la même source.

Cette source s'appelle obscurité.

Obscurité au sein de l'obscurité.

Le porche de toute compréhension.

(Tao-teh Ching 1).

Le bouddhisme traduit une idée parallèle par la notion de « vide », d'où il découle que la Réalité Ultime est le Silence, domaine de l'Être qui tient tous les phénomènes pour éphémères et illusoire :

Une étoile à l'aube, une bulle dans un ruisseau ;

Un éclair dans un nuage d'été,

Une lampe vacillante, un fantôme, et un rêve. (Diamond Sutra 32)

Ces notions ne furent pas façonnées par un discours analytique ou philosophique mais par une expérience des profondeurs de la réalité et de la conscience humaine. La vie intérieure de Dieu n'est pas un objet de discours, de formulations ou de définitions dogmatiques puisque tout ceci fait obstacle à l'expérience de Dieu ou à la Réalité Ultime.

Certains théologiens et écrivains spirituels occidentaux actuels, emboîtant le pas à une littérature mystique plus ancienne et aux découvertes des sciences physiques contemporaines, parlent de panenthéisme - Dieu-en-tout - où Dieu n'est pas un Être hors du monde créé, hors de l'humanité, et par conséquent, n'est pas à proprement parler objet de pensée ou de culte. Et ceci est tellement plus fidèle à la croyance chrétienne en Dieu créateur de tout, en qui « nous avons la vie, le mouvement et l'être ».

Ces caractéristiques des religions asiatiques évoquées ci-dessus sont également présentes à l'intérieur du christianisme, à commencer par le premier livre de la Bible où Dieu rompt le silence en prononçant les mots de la création et jusqu'au livre de l'Apocalypse. Au long des siècles, les mystiques ont produit une littérature dont le langage est semblable à celui des religions asiatiques, mais la théologie

qui a jailli de l'expérience mystique dans le christianisme a souvent été reléguée au domaine de la piété ou même mise sur la touche comme suspecte ou non fiable. En conséquence, contrairement aux religions asiatiques, elle n'est pas considérée comme une source du grand courant qui enseigne sur Dieu. L'image conventionnelle de Dieu rappelle encore le schéma grec de l'univers selon lequel Dieu est le premier « déclencheur » qui a mis la création en action ; un « Autre », non seulement transcendant mais séparé et distant - « au ciel » -, dont l'éloignement ne peut être franchi que par le pont de l'humanité de Jésus et la médiation de Marie et des saints. Ce Dieu fut l'objet de spéculation philosophique et de formulation d'un système fondé sur les catégories métaphysiques et le raisonnement ; d'où l'insistance sur l'orthodoxie dans les Églises chrétiennes. Cependant, ces concepts sont inintelligibles pour les chrétiens ordinaires, dont les aspirations vont à un Dieu proche, quelqu'un dont on peut dire : « nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons contemplé, nous l'avons touché de nos mains ». Pour la plupart, ces formulations doctrinales peuvent devenir une pierre d'achoppement, non seulement pour les simples chrétiens, mais aussi pour ceux qui ont fait l'expérience de Dieu comme silence. Ce sont ces deux types de chrétiens qui peuvent le mieux se retrouver dans ce Dieu des religions d'Asie, un Dieu infiniment disponible à leur égard, dans tous leurs désirs et leurs aspirations.

La différence majeure semble être que dans les religions asiatiques, le cadre de base de leurs systèmes religieux est mystique ; le silence est premier, avant la pensée et la parole, d'où la prédominance d'un apophatisme fort, une réticence à l'égard du Mystère. Dieu est Être, Il est Réalité, Il est Silence. La mystique est ontologie. La méthode logique et scientifique est importante mais vient en second lieu ; elle n'est pas utilisée pour définir la divinité mais pour tracer les étapes du voyage, et appliquer des stratégies éprouvées par le temps ou des techniques du voyage que fait l'être humain vers le divin. La méthode découle du sujet de manière organique, et le dynamisme du mouvement vers le Mystère est maintenu.

Dans le christianisme occidental, il semble que ce soit l'inverse. Faisant abstraction de son origine première, le cadre et le système sont fondamentalement rationnels, avec des formulations dogmatiques qui ont priorité et sont même appliquées au mystère de Dieu. La mystique est un phénomène périphérique, et le silence est considéré comme un moyen d'apaiser l'esprit pour le préparer à la contemplation, à entrer en contact avec Dieu. Il y a un hiatus entre la vie de foi et son explication puisque cette dernière ne fut pas un développement organique venant de l'intérieur mais une appropriation du dehors. Ceci est peut-être dû à « l'accident historique » qui fit que le développement du christianisme s'accomplit à l'intérieur du contexte hellénistique.

Cette fracture entre *mysterium* et *ratio* n'a pas toujours existé dans la pensée chrétienne, même après que les Pères de l'Église et les moines théologiens aient adopté la pensée platonicienne et stoïcienne. L'intellectualisme apparut avec l'usage de la métaphysique et de la méthode aristotéliennes, l'insistance sur la

clarté rationnelle et une terminologie précise exigées par la scolastique médiévale qui exerça par la suite une hégémonie et un monopole virtuel :

“L'Être devint une entité parmi d'autres, et par conséquent sujette aux manipulations de la pensée propositionnelle ou 'logique'. Le logos fut identifié avec la part rationnelle, et l'adéquation entre pensée et objet fut adoptée. De cette manière, l'ontologie première se trouva inscrite à l'intérieur de la 'métaphysique', et l'Être, au sens originel, se trouva masqué, caché, et oublié... L'alliance avec le dogme chrétien donna lieu à des opposés binaires avec des modes de penser polarisés, privilégiant le principe noétique au détriment de l'ordre naturel.”³

Ainsi, le christianisme est-il désormais emprisonné dans cet univers conceptuel grec, incapable de se libérer par lui-même de son étau. Tous les théologiens occidentaux, héritiers de cet univers conceptuel étant limités par ce discours, aucune somme de déconstruction de leur part ne peut libérer la théologie occidentale. Ils n'ont aucun autre moyen à leur disposition et ne peuvent « démonter la maison du maître en utilisant les outils du maître », contrairement aux experts en religion et aux penseurs du monde non occidental qui proposent des alternatives parce qu'ils viennent d'un monde différent.

L'Église catholique est-elle capable de reconnaître les limites de la métaphysique grecque pour transmettre des notions de Dieu ? Est-elle capable de comprendre que même l'ensemble du système religieux sémitique-gréco-romain ne saurait enfermer Dieu ? Est-elle en mesure de déplacer les frontières élevées au cours des siècles afin de permettre aux chrétiens d'entrevoir une lueur du Dieu de tout l'univers, de l'humanité et des religions, à travers d'autres sources de révélation ? Est-elle capable de faire confiance à la fidélité des chrétiens asiatiques qui sont authentiquement engagés dans la recherche d'alternatives pour communiquer leur foi en Jésus, en son *Abba*, et en l'Esprit ? Permettra-t-elle à ces chrétiens de se sentir chez eux dans la religion qu'ils ont choisie ? Peut-elle accepter le fait que les théologiens d'Asie aient quelque chose d'extraordinaire à offrir à l'Église universelle, qui l'empêchera de devenir moribonde en se renouvelant par un dialogue - humble, une écoute active et une attitude kénotique vis-à-vis de l'autre ? Est-elle capable de se défaire de son obsession de rationalité qui empêche les personnes de rencontrer le mystère en plénitude ?

Il est vrai que les religions sont des univers entiers de symboles et de sens, et admettre dans le système des éléments nouveaux ou qui semblent étrangers, présente le risque de provoquer une déchirure dans sa tunique sans couture ou déclencher son écroulement comme un château de cartes. Mais, il est vrai aussi que les religions et les cultures sont dynamiques et le changement créatif ajoute à leur continuelle vitalité. Ceci est tellement évident aujourd'hui dans les religions asiatiques qui ont été transplantées en Occident, particulièrement le bouddhisme et l'hindouisme, qui ont absorbé les meilleures influences que l'occident a à offrir ; ces religions ont été revitalisées en Europe et aux USA par leurs adhérents

Sommes-nous capables de nous laisser instruire par «l'autre»? —

nés en Occident qui ont apporté leur cadre de pensée et leur langage à leurs nouvelles religions, et ont permis à ces religions de se développer pour atteindre un niveau qu'elles n'avaient pas trouvé dans leurs lieux d'origine, en Asie.

Ces religions se sont adaptées tout en gardant leur « essence », elles ont été « transformées » et ont surpassé leurs formes culturelles limitées et limitatrices, en se rendant désormais disponibles et facilement accessibles aux non-asiatiques. Si c'était possible, nous appliquerions à ces religions, le terme « Pentecôte » car c'est ce qui s'est produit. Elles sont devenues véritablement universelles, et s'expriment dans la langue de nombreuses nations.

Il suffit de survoler l'itinéraire historique du christianisme à travers les diverses cultures pour voir qu'il s'est transformé au cours des siècles. Hans Küng démontre graphiquement ce fait, en retraçant le trajet du christianisme en développement, à travers six macro-paradigmes: le paradigme apocalyptique des premiers temps du christianisme ; le paradigme de la première Église hellénique, le paradigme médiéval catholique romain, le paradigme de la Réforme protestante ; le paradigme moderne des Lumières, et le paradigme œcuménique contemporain⁴ (tout en reconnaissant cependant que le catholicisme autoritaire de Rome aujourd'hui n'a pas pris ses distances avec l'ancien paradigme médiéval).

Fidèle à cette tradition de se traduire culturellement, et à l'Esprit qui a guidé ces différentes transformations, les théologiens d'Asie et les leaders spirituels essaient de parler un langage accessible à leurs compatriotes en utilisant des symboles qui trouvent une résonance dans leurs cœurs plutôt que de leur faire faire des sauts périlleux du point de vue intellectuel, et qui finissent par se révéler futiles. Leur faire adapter le discours rationnel occidental comme signe d'appartenance religieuse, équivaut à une circoncision du dernier jour, subtile, « spirituelle », imposée aux païens d'aujourd'hui !

La tâche des chrétiens d'Asie aujourd'hui, ne consiste pas à défaire les nœuds qu'ils constatent dans leur religion, - cela ne servirait à rien -, ni même à construire un système théologique basé sur les schémas philosophiques et culturels dont ils ont hérité, comme le fit Thomas d'Aquin, car il est trop tôt pour cela. Ce dont ils disposent à présent, c'est de fragments, recueillis par des théologiens et des travailleurs sociaux, dans leur profonde expérience de la lecture de la Bible faite avec les yeux de l'Asie et dans le dialogue avec leurs peuples. Ce sont « *des fragments organiques, c'est-à-dire, qui se sont constitués à partir des questions et des défis auxquels nous sommes confrontés immédiatement dans nos expériences, mais qui, néanmoins nous conduisent à l'horizon plus vaste du tout* »⁵. Ces fragments sont les premiers pas, hésitants certes, parce que la théologie asiatique en est encore au stade de l'exploration, vers l'ouverture de chemins qui n'existaient pas jusque-là ; situation semblable à celle des essais qui furent tentés avec discernement dans le passé par les premiers dogmatistes et docteurs de l'Église. Ils font autorité cependant, dans le sens où l'expérience a une autorité indéniable

lorsqu'elle est confirmée par la communauté de foi qui partage les mêmes schémas culturels et religieux. Dans le cas présent, l'autorité sera d'abord synonyme d'intégrité de la recherche et de ses résultats. Elle ne procèdera pas de la clarté des déductions logiques, des preuves et des reproductions d'"autorités anciennes" comme celles qui donnèrent leur stabilité aux théologies médiévales exprimées dans le langage des scolastiques, et qui reçurent finalement l'agrément irréfutable des ecclésiastiques en charge. Ici, la vérité n'est pas un sujet de logique ou de clarté de méthode. Nous sommes confrontés à l'interrogation : « Qu'est-ce que la vérité ? » « Pour bien des asiatiques, la réponse viendra peut-être de l'absence de réponse des philosophies nées de l'expérience, qui ne définissent pas mais se contentent d'évoquer et d'indiquer la réalité, comme dans la philosophie du yin-yang et les schémas de pensée non-dualiste, qui ne souscrivent pas aux principes de la logique occidentale.

Contrairement à la plupart des théologiens occidentaux dont les aptitudes se sont affinées dans la discipline et la rigueur d'une seule tradition - celle de l'Occident -, les théologiens d'Asie sont équipés de deux instruments : des méthodes théologiques occidentales et de leur propre formation éducative dans les philosophies sino-indiennes, qui se développèrent avant celles de l'Occident. Les théologies « asiatiques » ne souffrent donc pas d'un manque de rigueur mais elles s'épanouissent, à cause d'une liberté de la pensée créative également soumise à l'autocritique.

Je conclurai en faisant des suggestions pour une herméneutique biblique asiatique, herméneutique conçue, d'une manière générale, comme une théorie et un art d'interprétation des textes. N'étant pas bibliste, j'ai bien conscience de mon manque de technicité en la matière, mais le fait de venir de l'extérieur a ses mérites, peut-être celui d'avoir l'objectivité et la perspective de la distance, l'audace de quelqu'un qui n'a pas de réputation professionnelle à perdre, et a seulement le désir d'élargir les paramètres pour comprendre la Parole de Dieu en Asie et dans un monde autre qu'occidental.

Pour le moment, fabriquer une « herméneutique biblique asiatique » est un défi redoutable, sinon impossible. Elle devra emprunter aux méthodes d'interprétation biblique anciennes, traditionnelles et contemporaines des 2000 années passées, méthodes à la fois « orientales » et « occidentales », en choisissant ce qui est approprié, et parvenir ainsi jusqu'à la situation présente en Asie ; en faisant, par conséquent, un usage extensif, à la fois, des approches diachronique et synchronique, et en supposant qu'une herméneutique saine et sérieuse aujourd'hui doit être à la fois contextuelle et interdisciplinaire si elle veut être utile à la théologie et à la pratique pastorale.

Ce qui est spécifiquement « asiatique », c'est précisément ce qui provient des expériences de lutte socio-politico-économique des peuples pour se libérer du colonialisme et autres formes d'oppression ; et ce qui découle de l'expérience de « salut » ou de transformation spirituelle, dans le contexte d'une diversité de

cultures et de religions dynamiques. Les formes indigènes populaires, telles que les mythes et les récits qui trouvent une expression dans la narration, la musique ou la danse populaires, sont des réceptacles de sagesse accumulée qui mettent en relief les expériences de Dieu. Les littératures « mystiques » classiques, méditées de siècle en siècle, et depuis des millénaires, ont ouvert des voies à l'évolution de la conscience humaine. L'« exégèse conjointe d'écritures » est une approche nouvelle et fructueuse de type symbiotique :

“Car ici, lorsque l'enseignement séminal des Écritures d'une religion, - semé et enfoui dans les textes - , est exposé à la chaude lumière de l'enseignement des textes sacrés d'une autre religion, il germe et grandit pour devenir une source fructueuse d'intuitions nouvelles. Dans cette approche « symbiotique », il n'y a pas de place pour une quelconque dilution ou déformation des enseignements de base de l'une ou l'autre des deux religions ; ni pour une tentative quelle qu'elle soit, de se satisfaire d'équations faciles ou de comparaisons détestables.”⁶

Semblable lecture nous ouvre de manière exponentielle à de nouveaux horizons de compréhension :

“Il existe de multiples univers de sagesse, chacun captant quelque chose du rayonnement de l'être et la réfléchissant dans la vie de ses disciples. Aucun de ces univers ne réfute ou n'exclut les autres comme si chacun était la langue maternelle de ses disciples, mais tous s'entremêlent en une hymne à la gloire du créateur.”⁷

L'herméneutique, qui essaie d'exprimer la profondeur et le tout, a nécessairement besoin des instruments et des perspectives de nombreuses disciplines qui n'avaient pas été utilisées jusque là, pour aider à l'interprétation des écritures : spécialement les diverses sciences de la religion (histoire, anthropologie, sociologie, psychologie, philosophie de la religion) ainsi que des disciplines qui s'appliquent à des domaines plus séculiers comme l'économie et les sciences naturelles. Un tel regroupement d'instruments aiderait, souhaitons-le, à éclairer l'action de l'Esprit par la Parole dans les écritures. Cela ferait aussi avancer notre compréhension et nous aiderait à mettre nos pas dans ceux de Jésus, Lui qui franchit les frontières de sa religion à tant de reprises et se laissa enseigner par l'exclu et par l'étranger de son époque, y compris des Samaritains « hérétiques ».

Jean-Paul II lui-même invitait l'Église à être « ouverte aux voies nouvelles et surprenantes par lesquelles le visage du Christ [pourrait] être présenté en Asie » et à « s'appuyer sur l'expérience de saint Paul qui établit un dialogue avec les valeurs philosophiques, culturelles, et religieuses de ses auditeurs » (Ecclesia in Asia 20).

N.B. Cela intéresserait l'auteur d'avoir vos commentaires. Vous pouvez les envoyer à son adresse électronique : advasquez@yahoo.com

- ¹ « L'Asie est le bâton de discorde car elle fut le berceau de toutes les hérésies modernes, comme l'affirmait le Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples se reportant à l'encyclique *Redemptoris Missio* », Pim Valkenberg, « Jacques Dupuis, as a theologian with a reversed Mission » in Frans Wijzen and Peter Nissen, eds., *Mission is a must : Intercultural Theology and the Mission of the Church* (Amsterdam : Rodopi, 2002), p. 148.
- ² Chang Tsai, "Western Inscription" *Source Book in Chinese philosophy* par W.T. Chan (Princeton University Press, 1969) p. 497.
- ³ Stanley Hopper, "The Word as Symbol in Sacred Experience", E.D. Blodgett et H.G. Coward, eds., *Silence, the Word and the Sacred* (Wilfred Laurier University Press, 1989) pp. 85-86.
- ⁴ Hans Küng, trad. par John Bowden, *Christianity: Essence, History, and Culture* (New York: the Continuum Publishing Co., 1995).
- ⁵ Felix Wilfred, "Jesus-Interpretations in Asia: Fragmentary Reflections on Fragments", *East Asian Pastoral Review*, 43 (2006) 4, <http://eapi.admu.edu.ph/eapr006/Wilfred.htm>
- ⁶ Felix Wilfred. Voir aussi Pieris, Aloysius « Cross-Scripture Reading in Buddhist-Christian Dialogue : A Search for the Right Method », in *Scripture, Community and Mission. Essays in Honor of D. Preman Niles* publié par Paul Wickeri (Hong-Kong: Christian Conference of Asia – The Council of World Mission; London: 2^e édition, 2003) p. 253
- ⁷ Jonathan Sacks, the *Dignity of Difference: How to Avoid the Clash of Civilizations* (London: Continuum 2003) p. 204

*LE FEU DE LA VIE CONSACRÉE.
PERSPECTIVE SUR LES VŒUX, POUR LE XXI^e
SIÈCLE*

Sr Camilla Burns, SNDdeN

Sœur Camilla Burns est actuellement - jusqu'au 23 septembre 2008 - supérieure générale des Sœurs de Notre Dame de Namur. Elle a exercé son ministère apostolique comme professeur dans l'enseignement primaire, secondaire, supérieur et universitaire, comme économiste de communauté, et enfin, comme directrice de l'Institut d'Études Pastorales de l'Université Loyola de Chicago, Illinois, USA.

Élue pour trois ans conseillère du Comité Exécutif de l'UISG, à l'Assemblée 2004, Sr Camilla a rempli cette charge avec largeur de vue, grâce à son expérience de gouvernement dans une congrégation internationale.

Original en anglais

Intervention de Sr Camilla à la Conférence des religieuses et religieux d'Angleterre et du Pays de Galles.

Le titre de cette intervention s'inspire d'une citation de Teilhard de Chardin dans laquelle il dit: « Le jour viendra où, après avoir maîtrisé l'espace, les vents, les marées, la gravitation, nous maîtriserons pour Dieu les énergies de l'amour. Et ce jour-là, pour la seconde fois dans l'histoire du monde, nous aurons découvert le feu ». Notre tentative d'exploiter l'espace, le vent, les marées et la gravitation est bel et bien engagée, et le temps vient où nous exploiterons pour Dieu les énergies de l'amour. La vie religieuse est éminemment apte à participer à la moisson. Elle le fait d'ailleurs depuis des siècles mais le réveil des sciences nous ouvre une autre perspective. La vie religieuse est un chant qui continue de se chanter, un chant qui a changé de ton bien des fois au cours de l'histoire. Et les découvertes scientifiques du siècle dernier nous autorisent à penser qu'il est possible de le chanter encore sur un ton nouveau.

L'autre élément qui a motivé cet article est la publication par l'Assemblée Plénière de l'UISG en mai 2007, d'une déclaration qui contenait l'affirmation

suivante : « La prise de conscience effective du lien existant entre toutes les dimensions et formes de vie, nous invite à approfondir une nouvelle vision et compréhension de la vie consacrée aujourd'hui ». Le présent exposé est un essai de réponse à cette invitation à considérer les vœux dans la perspective de la *nouvelle histoire cosmique*.

L'importance des histoires

Les récits sont fondamentaux pour la vie. Les expériences les plus importantes de notre vie sont consignées dans des histoires parce que la simple relation de faits contient rarement la profondeur de l'expérience. La Bible est remplie d'histoires destinées à nous communiquer l'expérience de Dieu de nos ancêtres. Un simple récit d'événements ne rend pas toujours la profondeur des sentiments. Je tiens pour certain que plus le récit biblique semble outrancier, plus l'expérience est profonde. La question n'est pas de demander à la Bible : « Que s'est-il passé ? » ou « Pourquoi cela s'est-il passé ? », mais plutôt, « quelle fut l'expérience vécue ? » Cela me rappelle une étudiante que j'ai eue autrefois et qui, en partageant une expérience qu'elle avait faite, confirma précisément ce que je viens de dire. Elle racontait qu'elle avait rencontré son petit ami au centre sportif d'une université. Les faits bruts de l'histoire étaient qu'ils avaient tous deux chaud après une séance d'entraînement et transpiraient. Mais chaque fois qu'ils racontaient l'histoire, ils en rajoutaient avec tant d'imagination que la dernière version fut que la fanfare de McNamara était présente ! Nous savions tous que la fanfare n'était pas là mais elle ne mentait pas, elle essayait de nous faire comprendre l'importance de leur relation, que ne révélait pas l'expression « nous avons chaud et transpirions après une séance d'entraînement ». La jeune femme employait un langage mythique, évocateur. Une des définitions du mythe est la suivante : « faits qui ne se sont jamais passés mais existent de toujours ».

Il y a une merveilleuse légende juive qui raconte l'importance des histoires.

« Quand le grand Rabbin Israël Baal Shem-Tov voyait un malheur menacer les juifs, il avait coutume d'aller dans une certaine partie de la forêt pour y méditer. Là, il allumait un feu, disait une prière particulière, et le miracle s'accomplissait, et le malheur s'écartait.

Plus tard, quand son disciple, le fameux Magid de Mezeritch eut l'occasion de supplier le ciel pour la même raison, il allait au même endroit de la forêt et disait : « Maître de l'univers, écoute ! Je ne sais pas allumer le feu, mais je suis encore capable de réciter la prière. » Et de nouveau s'accomplissait le miracle.

Encore plus tard, pour sauver son peuple une fois de plus, Rabbi Moshe-Leib de Sassov alla dans la forêt et dit : « Je ne sais pas allumer le feu, je ne sais pas la prière mais je connais l'endroit et cela doit suffire. » Cela suffit et le miracle s'accomplit.

Puis, ce fut au tour de Rabbi Israël de Rizhin de conjurer le malheur. Assis sur sa chaise, la tête dans les mains, il s'adressa à Dieu : « Je ne connais même pas le lieu de la forêt. Tout ce que je peux faire c'est de raconter l'histoire, et cela doit suffire ». Et cela suffit.

Dieu fit l'homme (sic) parce qu'il aime les histoires. (Les portes de la forêt).”¹

Récits de l'origine

Toutes les cultures et civilisations possèdent un récit de l'origine du monde qui contribue à leur conception fondamentale des relations avec Dieu, avec le monde, avec les autres. Le récit cosmologique d'un peuple est le premier récit parce qu'il donne à ce peuple son sens de l'univers. Notre récit fondamental de l'origine se trouve dans les trois premiers chapitres de la Genèse. Nous savons que le premier récit de la création en Genèse I reflète le contexte de l'exil à Babylone mais il est remarquablement différent de la compréhension babylonienne de la création. Les Babyloniens pensaient qu'il y avait tout un panthéon de dieux chargés de responsabilités différentes, et que l'être humain était une vile créature destinée à distraire les dieux de leur travail. Au contraire, le Dieu judéo-chrétien déclare dans la Bible que toute la création est bonne - « Et Dieu vit que cela était bon ! » Dieu créa l'humanité à l'image de Dieu, les bénit et leur dit d'être féconds. Les récits de l'origine façonnent et reflètent le monde de notre compréhension.

Les trois premiers chapitres de la Genèse constituent la source de la cosmologie chrétienne et décrivent un univers statique. L'implication de Dieu dans la création demeure toujours, mais les avancées de la science et de la technologie au siècle dernier ont fait exploser nos informations sur l'univers. Le changement le plus important dans notre compréhension fut le passage d'un univers statique, prédicable suivant des lois connues, à un univers en évolution. Même les astronomes des premières décennies du XX^e siècle pensaient que l'univers était fondamentalement éternel et statique. Les choses pouvaient beaucoup changer à l'intérieur de l'univers comme l'enseignait aussi Charles Darwin, mais autrement, dans le cosmos dans son ensemble, rien de vraiment essentiel ne changeait. Le cosmos n'avait pas d'histoire.

Nous ne parlons plus d'un univers répétitif, immuable, qui vint à l'existence à un certain moment et qui continue à reproduire des cycles définis. Nous comprenons à présent qu'il y eut un commencement et un processus de changement continu. En d'autres termes, le cosmos a une histoire, et par conséquent, l'univers aussi a une histoire. Plutôt que de cosmos, nous pouvons désormais parler de cosmogénèse parce que le cosmos est en perpétuelle évolution et changement, dans un acte continu de création et de créativité. La cosmogénèse est mieux représentée dans le récit, scientifique par ses données et mythique par sa forme.

Dans cette histoire, l'univers est une communion de sujets plutôt qu'une collection d'objets.

Une nouvelle histoire cosmique

L'histoire commence il y a 13,7 milliards d'années avec le Big Bang. L'astronome britannique Fred Hoyle donna par dérision le nom de « Big Bang » à l'événement initial et le nom a pris. L'origine mystérieuse est encore décrite comme un éclatement de vide fécond ou un abîme tout nutritif. Bien des choses ont été dites sur ce qui est arrivé après le moment de l'origine mais, ce qui a précédé est encore enveloppé de mystère. Voici quelques points significatifs connexes à l'univers en évolution :

- * Toute la création s'est faite par un seul événement cosmique, souvent appelé Big Bang. La création n'est pas un événement statique, fixe, mais une cosmogénèse, un acte continu de création et de créativité. Parce que toute vie fait partie de cet unique événement cosmique, toute vie s'y rattache à son niveau le plus fondamental.
- * L'évolution est un processus qui progresse vers une complexité toujours grandissante, et le mouvement vers la conscience fournit une explication plausible au développement de l'univers et de ses composantes. Certains disent que le sens du mot DIEU est Générateur de Diversité (en anglais : GOD = Generator Of Diversity).
- * Au niveau fondamental, énergie et matière sont interchangeable : $E=mc^2$ Einstein découvrit cette loi qui changea le visage de la science. (L'énergie est égale à la masse d'un objet multipliée par la vitesse de la lumière au carré).
- * Le langage de certains scientifiques engagés dans la nouvelle cosmologie ressemble souvent au langage des mystiques, qui reconnaissent que notre vie est enracinée dans le mystère – et au niveau du mystère nous sommes tous un.²

Quand nous entrons dans le nouveau paradigme d'un univers en évolution et ses ramifications, nous sommes confrontés à trois difficultés. La première, c'est que nous pouvons ressentir un 'mal-aise' à cause de toutes les informations scientifiques, et abandonner l'espoir de comprendre. Il y a un nombre croissant de publications faites par des personnes qui ne sont pas des scientifiques, et qui sont d'un grand secours pour les non-spécialistes. Le livre que je viens de citer, *Radical Amazement*, est écrit par une femme mariée, diplômée en éducation et en études religieuses. Un autre ouvrage à recommander fortement, c'est le livre intitulé *Science as Sacred Metaphor : An Evolving Revelation* d'Elizabeth Michael Boyle, O.P., également auteur dramatique, poète et professeur, qui trouve dans les sciences naturelles une inspiration pour la poésie et la prière : « Je puis

assurer le lecteur qui possède une connaissance limitée en sciences, qu'il n'est pas nécessaire d'être un musicien professionnel pour être ému par la beauté de la musique ou pour s'approprier son éloquence sans paroles pour la prière. En réfléchissant poétiquement et dans une attitude réceptive sur des données scientifiques comme sur un texte sacré, il est possible de dépasser l'analyse pour entrer en communion avec le mystère créatif qu'elles renferment ».³

Le second défi consiste à changer notre vision du monde. Nous sommes tellement immergés dans le concept d'un univers statique que nous n'avons pas conscience de son influence sur notre pensée et notre théologie. Nous ressemblons au petit poisson d'une histoire racontée par Anthony DeMello, qui s'approche de sa mère et lui demande de lui montrer l'eau. Changer un paradigme est un lent processus qui demande patience et effort. Deux anecdotes tirées de l'histoire devraient nous reconforter.

Albert Einstein grandit dans le monde de la physique de Newton selon laquelle on pensait que le cosmos était fixe, semblable à une machine. Lorsque ses calculs mathématiques le conduisirent à la théorie de la Relativité, il vit que cela impliquait le fait que, au lieu d'être fixe, l'univers était en expansion dans toutes les directions. S'il était en expansion, c'est donc qu'il était parti d'un seul point. Sous le choc de cette découverte qui changeait radicalement ce que l'on croyait vrai depuis des siècles, il brouilla ses équations ! Par la suite, il dit que cela avait été la plus grande erreur de sa vie. Mais c'est une leçon qui montre la grande difficulté éprouvée par un génie reconnu à changer un paradigme.

La seconde histoire est tirée du Nouveau Testament. Nous savons qu'un des problèmes majeurs dans l'Église primitive fut la circoncision des Gentils. Pierre fit un merveilleux discours au Concile de Jérusalem où il déclara : « C'est pourquoi je juge, moi, qu'il ne faut pas tracasser ceux des païens qui se convertissent à Dieu » (Ac 15, 19). Et plus tard, il envoya Jude et Silas redire la même chose aux païens : « L'Esprit-Saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas vous imposer d'autres charges que celles-ci » (Ac 15, 28). Ils devaient s'abstenir de manger de la viande immolée aux idoles mais la circoncision ne fut pas exigée. Cela ne vous surprendra pas que le résultat fut la formation de deux factions : celle des circoncis et celle des incirconcis.

Pierre garda ses convictions jusqu'à ce que la faction des circoncis n'arrive à Antioche. Cette fois, il cessa de manger avec les païens afin d'éviter le conflit. Paul s'opposa à Pierre. « Mais quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face parce qu'il s'était donné tort. En effet, avant l'arrivée de certains gens de l'entourage de Jacques, il prenait ses repas avec les païens ; ... on le vit se dérober et se tenir à l'écart, par peur des circoncis...

Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde : 'Si toi qui es juif, tu vis comme les païens, et non à la juive, comment peux-tu contraindre les païens à judaïser ?'»

(Ga 2, 11-14) Comme Einstein, Pierre trouva extrêmement difficile de vivre dans un autre paradigme. Ces histoires nous encouragent dans nos efforts pour entrer dans une nouvelle vision du monde.

Il y a un troisième aspect complexe qui fait naître chez certains la crainte que ces préoccupations cosmiques ne les entraînent dans une forme de panthéisme ou de paganisme. La rubrique « Religion Journal » du *New York Times*, rapporte que l'une des religions qui grandit le plus rapidement en Amérique du Nord est « le paganisme, parapluie qui désigne tous les systèmes de croyance et de spiritualité basés sur la nature ». ⁴ Le panthéisme est la conclusion que tirent certains, mais il y a d'autres parcours possibles. De nombreux théologiens travaillent avec la nouvelle compréhension de la réalité et l'une des tentatives est la 'Théologie en devenir' qui est un effort pour comprendre le Dieu de la cosmologie en devenir. Certains de ces théologiens travaillent à partir de la cosmologie en devenir du philosophe Alfred North Whitehead. Il n'y est pas question de panthéisme mais de panenthéisme, c'est-à-dire (Dieu-en-tout, tout en Dieu).

Pour le panenthéisme « Dieu est éternel, mais il s'agit d'une éternité inclusive de la temporalité plutôt qu'une forme séparée. Dieu prend en lui tous les événements de la temporalité du monde y compris sa souffrance, et les tisse pour en faire l'étoffe de sa vie éternelle et en préserver ainsi la valeur pour toujours. Selon les mots de Whitehead lui-même, Dieu est « la tendre sollicitude veillant à ce que rien ne soit perdu ». ⁵

« Dieu est perçu comme la source primordiale et le stimulus dans l'évolution cosmique. Dieu est l'eros créatif, l'inspiration et l' 'attrait fascinant' résidant au fond des choses, qui éveille le monde au mouvement évolutif vers la vie, la conscience et la civilisation ». Dieu est transféré d'une demeure verticale – 'au-dessus' - ; il entre dans le monde en laissant sa place, 'devant, en tête' ». ⁶ Teilhard de Chardin affirme que l'évolution demande que l'on imagine Dieu, non comme une force qui pousse en avant mais comme une force qui tire le monde depuis là-haut, vers l'avenir. Karl Rahner parle de Dieu comme « Le futur absolu ». Le théologien protestant Jürgen Moltmann nous dit que la vision biblique de Dieu signifie tout d'abord, « futur », et ses collègues Wolfhart Pannenberg et Ted Peters se réfèrent à Dieu comme la « puissance du futur ». ⁷

Cosmogénèse et vie religieuse

La cosmogénèse place aussi la vie religieuse à une nouvelle frontière pour qu'elle naisse à une conscience nouvelle. Nous mourons à une vie de sécurité dans un univers statique qui nous offrait autrefois le sentiment de connaître notre place. Nous sommes en train de naître à la vie dans le contexte du cosmos en évolution, avec la conscience de notre interconnexion par rapport à toute la

création. Cela importe-t-il ? Beaucoup, oui. Même Thomas d'Aquin disait qu'une erreur dans notre compréhension de la création entraîne nécessairement une erreur dans notre compréhension de Dieu.⁸

L'interdépendance est au cœur de notre étude de l'univers en évolution. Science et religion reconnaissent toutes deux la loi de l'interdépendance. Les scientifiques reconnaissent l'interdépendance parce que tout ce qui existe a commencé à un certain point, dans l'événement du jaillissement du vide fécond ou abîme tout-nutritif. Le Catéchisme de l'Église Catholique affirme que « Dieu veut l'*interdépendance de toutes les créatures* ». Le soleil et la lune, le cèdre et la petite fleur, l'aigle et le moineau : le spectacle de leurs diversités innombrables et de leurs inégalités nous dit qu'aucune créature ne se suffit à elle-même. Les créatures n'existent qu'en dépendance les unes avec les autres, pour se compléter les unes les autres, au service les unes des autres ». ⁹ L'étape suivante dans l'évolution de cette idée d'inter-connexion consiste à l'étendre au-delà de la terre, à l'univers entier.

« Cosmologistes et théologiens, scientifiques et mystiques affirment la réalité de l'interdépendance et de l'interconnexion ». ¹⁰ Le Conseil des leaders des religieuses aux États Unis a récemment consacré un numéro de *Occasional papers* au thème : « Tendre vers la sainteté ». Alexandra Kovats, CSJP, facilitatrice de retraites et professeur de spiritualité à la faculté de Théologie et de Pastorale de l'université de Seattle, y a écrit un article sur les vœux dans un contexte cosmique. Elle commente en disant que notre culture occidentale est basée sur la valeur de la séparation. Nous attachons beaucoup de prix à l'individualisme et établissons des catégories entre sacré et séculier, personne humaine et nature. Un tel cadre de pensée va à l'encontre du sens profond de connexion. « Pour beaucoup d'entre nous, distinction et séparation sont une seule et même chose ». ¹¹

Étant donné l'importance de l'interdépendance que les scientifiques et les théologiens reconnaissent comme la réalité de l'existence, que pouvons-nous dire sur les vœux de ce point de vue ? Ces réflexions ne renient pas la vie religieuse telle qu'elle est vécue depuis des siècles, ou ne discréditent d'aucune manière nos premières compréhensions. Nous sommes sortis de ce contexte. Nous vivons désormais dans une nouvelle compréhension de notre contexte et ce que je vous propose est une tentative d'ajouter une intuition supplémentaire à notre merveilleuse tradition, du point de vue du cosmos en évolution.

Trois principes cosmiques

La cosmogénèse est une description du travail interne du cosmos, et non la description d'une force extérieure qui agirait sur lui. C'est la propension naturelle à l'intérieur de toute forme de vie, qu'elle soit inorganique ou organique, de venir au jour, de croître, de changer et de mûrir. Le mouvement est orienté vers la

créativité et la possibilité. Ce n'est pas un mouvement ordonné, prévisible mais un processus d'« expérimentation perpétuelle et d'exploration de sa propre croissance et de son propre développement. Et pourtant il ne se fait pas totalement au hasard ».¹² Penser à l'univers comme à une machine suscite l'attente du rendement d'un produit spécifique. Dans un univers en évolution, la préoccupation essentielle des systèmes vivants est de se renouveler eux-mêmes. La capacité de se renouveler soi-même ou autopoiesis (grec *autos*, soi, et *poiesis*, formation), est le **premier principe cosmique** qui se rapporte à la caractéristique des systèmes vivants de se renouveler continuellement. Ils le font de telle sorte qu'ils maintiennent l'intégrité de leur propre structure. Parmi les synonymes de *autopoiesis*, mentionnons subjectivité, manifestation de soi, sensibilité, auto-organisation, centres dynamiques d'expérience, présence, identité, principe interne d'être, voix et intériorité.¹³ L'autopoiesis est le pouvoir de s'auto-organiser, qui n'est autre que la capacité propre à chaque être de devenir lui-même. Brian Swimme et Thomas Berry la définissent comme « le pouvoir que possède chaque chose de participer directement à l'effort créateur du cosmos ».¹⁴ C'est l'un des thèmes qui régissent l'univers, l'intentionnalité fondamentale de toute existence ; et par conséquent, c'est aussi le pouvoir de la personne humaine.

Les créatures de l'univers ne viennent pas de quelque part du dehors ; elles étaient toutes potentiellement présentes dans le premier jaillissement. « Nous ne pouvons penser à l'univers autrement que comme un lieu où les qualités qui s'épanouiront un jour sont cachées pour le moment, comme dimensions de vide ».¹⁵ Quelque chose, par exemple, a évolué pour donner un gland qui, à son tour, est devenu un arbre. La terre était autrefois de la roche en fusion et voici qu'aujourd'hui son ciel est tout peuplé d'oiseaux d'une grande beauté. Ce sont là des exemples d'autopoiesis ou d'intériorité : une chose devient elle-même par auto-organisation.

Le second principe cosmique est la différenciation. Différenciation a pour synonyme : diversité, complexité, variation, disparité, nature multiforme, hétérogénéité et articulation.¹⁶ Je l'ai déjà mentionné plus haut comme l'un des points saillants de l'univers lorsque j'ai déclaré que l'évolution est un processus qui progresse vers une complexité toujours plus grande. Et le mouvement vers la conscience fournit une explication plausible au développement de l'univers et de ses composantes. La variété extraordinaire est une loi de l'univers. Le vide primordial et fécond ou abîme-tout-nourrissant de 17,3 milliards d'années s'est différencié pour former tout ce qui est venu à l'existence depuis lors. Nous sommes saisis d'une crainte révérencielle devant le déploiement éblouissant que nous contemplons. La romancière britannique Sara Maitland exprime ainsi la réalisation débordante de la diversité :

« C'est terrifiant. Dieu s'amuse à des jeux déraisonnables. Dieu permet la complexité, encourage la complexité. Dieu nous oblige à jouer le jeu

de devenir... Nous avons beaucoup de mal à remplacer le Dieu fonctionnaire, bureaucrate par un Dieu artiste - c'est-à-dire un Dieu qui aime à la fois la beauté et le risque... Que Dieu soit prêt à courir des risques pour des délices plus qu'incertains a de quoi nous couper le souffle ».¹⁷

« Tout au long de l'évolution, nous sommes témoins d'une perpétuelle innovation plutôt que d'une préservation logique ».¹⁸ Depuis les atomes, en passant par les structures merveilleuses du monde animal, les galaxies avec leurs systèmes planétaires, nous avons un univers d'une diversité sans fin. Le manque de répétition est évident. Swimme et Berry appellent le risque de la nouveauté « préjugé extravagant pour le nouveau. »¹⁹

Puisque toute la nature a une origine commune, le **troisième principe cosmique** conclut que toute la réalité créée est relationnelle. Le nom de ce principe est la communion ; la relation y est perçue comme l'essence de l'être et du devenir. La communion a pour synonymes l'interrelation, l'interdépendance, la fraternité, la mutualité, la relation interne, la réciprocité, la complémentarité, l'interconnexion, et l'affiliation.²⁰

«La 'communion' est le but de tout mouvement, qu'il soit personnel ou planétaire. La communion est l'énergie présente à l'intérieur de l'histoire de l'évolution qui attire à jamais les choses dans une interdépendance mutuelle. La relation est l'essence de l'existence ; isolément, rien n'a de sens. Tout ce qui existe, animé ou inanimé, est engendré par une matrice relationnelle. La communion est la destinée cosmique de tous les êtres dans un univers qui est structuré à l'intérieur de l'étreinte de la courbure de l'espace-temps. »²¹

Swimme et Berry proposent un exemple saisissant de communion :

“Un ourson grizzly dort encore dans le sein de sa mère. Même là dans l'obscurité, les yeux clos, cet ours est déjà relié au monde extérieur. Il n'aura pas à développer son goût pour les mûres ou pour le saumon chinook. Quand sa langue pressera pour la première fois le jus de la mûre son plaisir sera immédiat. Nulle période prolongée d'apprentissage ne sera nécessaire pour la tâche difficile de prendre au piège un saumon en train de frayer. La forme de ses griffes est adaptée à la musculature, à l'anatomie et au saut du chinook. La dimension de la tête de l'ours, la taille de ses pattes, la structure de ses yeux, l'épaisseur de sa fourrure sont celles qu'il a héritées de sa communauté de la forêt tempérée. L'ours en lui-même n'a pas de sens hors de cette 'toile' enveloppante de relations. ”²²

Ces trois principes d'auto-poiesis (ou intériorité), différenciation et communion constituent l'élément vital à partir duquel l'évolution se déploie et prospère ; ces mots dépassent une simple définition univoque, linéaire. Ces trois traits ne sont pas des déductions venant de l'intérieur d'un cadre plus large. Ils viennent d'une

évaluation *post hoc* de l'évolution cosmique. Les événements du cosmos en évolution sont façonnés par les tendances centrales d'agencement - autopoiesis, différenciation et communion. Ce sont les modalités de la mise en ordre du déploiement créatif d'énergie, partout et à chaque période, quelle qu'elle soit, de l'histoire de l'univers. Swimme et Berry emploient la métaphore de la musique pour exprimer la nature de cet ordonnancement.

“D’un certain point de vue, une symphonie est une série de notes et de silences, une séquence de turbulences dans l’air, une enfilade de sons intervenant à certains intervalles. De la même manière, l’univers est une série d’événements, une séquence de perturbations dans le champ d’énergie, dans toute la réalité, une enfilade de configurations matérielles, énergétiques qui se passent à certains intervalles dans le temps.

Si l’on va plus loin, les notes sont ordonnées car elles doivent donner une nouvelle expression aux thèmes sous-jacents de la symphonie. Les notes interviennent comme elles arrivent, de telle manière que de quelque chose qui normalement est silencieux et ineffable, puisse naître un chant. La musique consiste à la fois en notes particulières et en thèmes majeurs. Car sans les notes, les thèmes n’auraient aucune capacité d’émouvoir qui que ce soit. Mais sans les thèmes les notes ne feraient qu’irriter et distraire.

*L’univers vient à l’existence sous forme de spontanités, gouvernées par les agencements primordiaux de la diversité, de l’auto-manifestation et de la mutualité. Ces ordonnancements sont réels en ce sens qu’ils sont efficaces, propres à façonner la succession des événements et par là, à établir le sens primordial de l’univers. L’existence même de l’univers repose effectivement sur la puissance de cet ordonnancement. S’il n’y avait pas de différenciation, l’univers s’effondrerait en une traînée homogène ; s’il n’y avait pas de subjectivité (autopoiesis), l’univers s’écroulerait en une étendue inerte et morte ; s’il n’y avait pas de communion, l’univers s’écroulerait en singularités d’être, isolées.”*²³

Ces trois principes fondamentaux ou énergies offrent une nouvelle perspective à propos des vœux.

Les Conseils évangéliques

Ce qui suit est le résultat de tout premiers sondages dans l'interprétation des vœux, dans le contexte d'un univers ordonné par l'intériorité, l'interdépendance et la complexité. À chaque principe cosmique correspond une manière spéciale de comprendre chacun des trois conseils évangéliques.

Le principe de différenciation nous invite à explorer le vœu de pauvreté. La variété éblouissante qui accompagne la complexité croissante de l'univers remet

en question notre relation avec les dons de la création. Kovats l'appelle le vœu de « la révérence cosmique ». ²⁴ Je pense que le respect conduit à la reconnaissance ; c'est pourquoi je trouve que l'affirmation de John Foley, S.J. est juste :

« Le vœu de pauvreté est une attitude et une action fondées sur l'amour. Ce n'est pas d'abord un vêtement extérieur mais une disposition intérieure. Comme l'amour, la pauvreté promise essaie effectivement de se déposséder d'elle-même, pour ne rien retenir pour soi et tout donner au bien-aimé. Mais, même là surgit un paradoxe. La toute première exigence de la pauvreté n'est pas de tout abandonner. Elle est de recevoir... La première dynamique du vœu de pauvreté n'est pas de déposséder mais de posséder avec reconnaissance. »²⁵

Je ne parle pas de l'élan momentané de reconnaissance qui nous inonde à la vue d'une montagne couronnée de neige ou d'une forêt toute bruisante, pour important que ce soit. Je demande que nous nous immergions dans le nouveau paradigme de telle manière que nous commencions à voir à des niveaux de plus en plus profonds, l'extraordinaire énergie de différenciation à l'œuvre dans l'univers et dans nos vies en transformation. C'est l'appel à « vivre en conformité avec la vérité » de la Nouvelle Histoire. ²⁶ Pour que notre vision du monde commence à changer, il faut une grande discipline d'étude et de prière. Cela demande une âme de poète.

*“Gloire à Dieu pour les choses tachetées-
Pour les cieux à deux couleurs comme une vache mouchetée ;
Pour les grains roses, en pointillés sur la truite du ruisseau ;
le charbon frais, les chutes de châtaignes ; les ailes des passereaux ;
Le paysage découpé, morcelé - pré, jachère et labour ;
et tous les métiers, leur accoutrement, équipement, vêtement.
Toutes choses contraires, originales, superflues, étrangères ;
Tout ce qui est inconstant, taché de son (et qui sait comment ?)
Et ce qui est rapide, lent ; doux, acide ; éblouissant, obscur ;
C'est Lui qui les crée, dont la beauté transcende le changement :
Louez-le.”²⁷*

La seconde grande réponse de la pauvreté est « une réponse de reconnaissance et d'amour, l'abandon entre les mains de l'amour ». ²⁸ La dépossession ne peut succéder qu'à une véritable possession. Il ne s'agit pas d'être privé mais d'abandonner. Quel remarquable voyage ce serait pour nous de nous abandonner au processus du cosmos avec une conscience qui enrichirait et donnerait un sens plus profond à la musique de nos vies.

Le principe de communion nous invite à considérer le vœu de chasteté. Être, c'est être en relation, car la relation est l'essence de l'existence. Au tout premier

instant du jaillissement initial, de l'abîme-tout-nourrissant, chaque particule primitive est reliée à toutes les autres dans l'univers. L'interconnexion et l'interrelation de la création entière demeure aujourd'hui. Rien n'est soi-même qui ne soit tout le reste.²⁹ Notre première communauté sacrée est l'univers et cela entraîne notre responsabilité. « Nous sommes désormais responsables de la communauté terrestre toute entière ».³⁰

Le monde naturel est rempli d'exemples de la valeur de la relation que démontrent les rites élaborés d'accouplement qui se sont développés. Une très grande partie du plumage, de la coloration, de la danse, et du chant du monde provient de notre désir d'entrer en relation de vraie intimité. Dans la nature, le soin intense accordé à la recherche de la relation nous dit quelque chose du sens de la communion.

Dans ce contexte, le vœu de chasteté nous appelle à une relation plus intense avec toute la nature plutôt qu'à une attitude de séparation ou de non-implication. Kovats l'appelle le vœu de « l'hospitalité et de la solidarité ».³¹ Je voudrais également souligner l'importance de toute la personne dans les relations. « L'intégration sexuelle est considérée comme une tâche humaine très difficile. Inclure l'autre comme but et non comme simple plaisir exige une croissance, un développement de la personnalité dans son entier, l'élargissement de ses horizons ».³² « L'élargissement de ses horizons », voilà bien ce que l'univers en évolution demande à notre engagement au célibat. Il comprend une ouverture à l'univers pour garder présente à l'esprit cette vaste toile dont nous faisons partie. Tout comme l'accent nouveau qui est mis sur le vœu de pauvreté, ceci nous appelle à un engagement à la prière et à l'étude.

Le principe cosmique d'auto-poiesis ou intériorité ouvre un nouveau domaine au vœu d'obéissance. Nous avons souvent compris l'obéissance comme une écoute attentive. Kovats le nomme vœu de « créativité » parce qu'il nous appelle à « la relation juste avec nos énergies créatrices personnelles et communautaires en vue de la mission ».³³ « L'autopoiesis indique la dimension intérieure des choses. Même l'atome le plus simple ne peut se comprendre en considérant uniquement la structure physique ou le monde extérieur des relations externes avec les autres choses. Les choses surgissent avec une capacité intérieure d'auto-manifestation ».³⁴ L'intériorité, voix ou principe intérieur d'être, est la source de l'écoute intérieure de l'obéissance. L'obéissance nous appelle à une écoute en profondeur de notre propre pouvoir d'auto-articulation, en dialogue avec notre mission. Nous nous sommes engagées par ce vœu à diriger notre obéissance vers un but spécifique, dans « une alliance de coopération ».³⁵ Nous participons simultanément aux dons d'intériorité, de diversité et de communion.

Aucune de ces incursions dans la compréhension des vœux n'a la prétention d'être une description complète. Ce sont des invitations à entrer dans le monde de la vie religieuse, vue à travers les lunettes d'un univers en évolution, un

univers d'interrelation. Puisque nous toutes et tous ici présent(e)s avons vécu dans un univers newtonien, il se peut que nous éprouvions de la résistance devant les efforts que cela demande pour franchir le seuil d'une nouvelle vision du monde. Nous n'en sentons peut-être aucun besoin personnel, mais les nouveaux candidats à la vie religieuse dans l'avenir participeront à cette façon de penser et nous devons cela à nos futurs membres. Je ne cherche pas à sous-estimer la tâche que nous avons devant nous. Notre but est de connaître l'Histoire, et notre vie de religieuses est de vivre l'Histoire.

Brian Swimme évoque ce qui nous attend :

*“En 1543, Copernic fit sursauter l'Europe quand il annonça que la terre n'était pas statique, mais qu'elle naviguait avec rapidité à travers l'espace, tout en tournant autour du soleil. Ce fut une nouvelle difficile à croire sur le champ, mais avec le temps, les européens réinventèrent complètement leur civilisation à la lumière de ce fait nouveau et étrange concernant l'univers. Les institutions fondamentales du monde médiéval, y compris les monarchies, l'Église, le système économique féodal, et le sens médiéval du moi s'évanouirent, tandis que se construisait une civilisation radicalement différente. Nous vivons actuellement un moment semblable d'effondrement et de créativité.”*³⁶

Le défi qui se présente à nous est énorme et peut-être qu'en terminant, plutôt que de préciser une nouvelle manière de considérer les vœux, je voudrais vous supplier de vous engager à lire, à étudier et à prier pour que nous entrions dans ces nouvelles perceptions. Elizabeth Johnson, CSJ, professeur de théologie à l'Université de Fordham, à New-York conseille de « repenser toutes les questions théologiques dans le cadre de la cosmologie ».³⁷ Je suggère que nous l'utilisions comme cadre, pour repenser toute la vie religieuse.

Les théologiens, les cosmologistes, les écologistes, les poètes, les mystiques et les féministes prennent cela très au sérieux et produisent une grande variété de littérature qu'il nous faudrait explorer. En plus des références citées dans cet essai, je vous recommande les livres de John Haught, théologien de l'université de Georgetown, à Washington D.C. qui a consacré bon nombre de ses publications à la théologie, à la lumière du Darwinisme.³⁸ *La Main de Dieu*, avec sa merveilleuse introduction de Sharon Begley, associe inspiration pour l'intellect et pour l'esprit, en juxtaposant des photos majestueuses du cosmos et des paroles éclairantes de scientifiques, de poètes et de théologiens.³⁹

Puissions-nous ne jamais cesser de commencer et ne jamais commencer à cesser de maîtriser pour Dieu, les énergies de l'amour. Car c'est ce jour-là que, pour la seconde fois, nous aurons découvert le feu.

- ¹ John Shea, *Stories of God: an unauthorized biography* (Chicago: Thomas More Press, 1978) introduction.
- ² Adapté de Judy Cannato, *Radical Amazement* (Sorin Books, Notre Dame, Indiana, 2006) 33-34
- ³ Elizabeth Michael Boyle, *Science as Sacred Metaphor: An Evolving Revelation* (Liturgical Press, Collegeville, Minnesota, 2006) xvi
- ⁴ Eric Goldscheider, "Witches, Druids, and Other Pagans Make Merry Again," *New York Times* (28 mai 2005) B7.
- ⁵ David Toolan, *At Home in the Cosmos* (Maryknoll, New York: Orbis Books, 2001), 149.
- ⁶ *Ibid.*, 168.
- ⁷ *Ibid.*, pp.149-150. À consulter pour références au travail de ces théologiens.
- ⁸ Thomas Gilby, *St Thomas Aquinas: Theological Texts* (Durham, Angleterre: Labyrinth Press, 1982), 76.
- ⁹ Catéchisme de l'Église Catholique (Mission Hills, Ca : Benziger, 1994), 88.
- ¹⁰ Alexandra Kovats, csjp, "Re-visioning the Vows Holistically" in *LCWR Occasional Papers*, Summer 2003, 23.
- ¹¹ *Ibid.*, 24.
- ¹² Diarmuid O'Murchu, *Evolutionary Faith: Rediscovering God in Our Great Story* (Maryknoll, New York: Orbis, 2002) 50.
- ¹³ Brian Swimme and Thomas Berry, *The Universe Story* (San Francisco: Harper, 1993), 72.
- ¹⁴ *Ibid.*, 75.
- ¹⁵ *Ibid.*, 76.
- ¹⁶ *Ibid.*, 71-2.
- ¹⁷ Sara Maitland, *A Big Enough God: A Feminist's Search for a Joyful Theology* (New York: Henry Holt, 1995) 43.
- ¹⁸ O'Murchu, 65.
- ¹⁹ *Ibid.*, 65.
- ²⁰ Swimme and Berry, 72.
- ²¹ O'Murchu, 66.
- ²² Swimme and Berry, 77-78.
- ²³ Swimme and Berry, 72-3.
- ²⁴ Kovats, 26.
- ²⁵ John B. Foley, SJ, "Stepping into the River: Reflection on the Vows," *Studies In the Spirituality of Jesuits*. (26/4: September 1994), 11.
- ²⁶ Miriam Gillis, O.P., est co-fondatrice de La Ferme de la Genèse, un centre d'apprentissage pour les études concernant la terre à Blairstown, New Jersey, USA. Je dois beaucoup à Miriam pour m'avoir donné une copie de ses entretiens sur la vie religieuse.
- ²⁷ Gerard Manley Hopkins, "Pied Beauty" in Gerard Manley Hopkins, morceaux choisis et publiés par W.H. Gardner (Harmondsworth, Middlesex, England: Penguin Books, LTD., 1967), 30.
- ²⁸ *Ibid.*, 14.
- ²⁹ Swimme and Berry, 77.
- ³⁰ McGillis, O.P. entretiens non publiés sur la vie religieuse.
- ³¹ Kovats, 27.
- ³² Foley, 17
- ³³ Kovats, 28.
- ³⁴ Swimme and Berry, 75.
- ³⁵ McGillis, entretien inédits sur la vie religieuse.
- ³⁶ Swimme, Center for the Story of the Universe, <http://www.brianswimme.org>
- ³⁷ Elizabeth Johnson, CSJ, "Retrieval of the Cosmos in Theology." L'adresse suivante est accessible sur internet : <http://www.catholic-church.org/~canossians-sg>. Service des Canossiens de Singapour.
- ³⁸ John F. Haught, *Responses to 101 Questions on God and Evolution* (New York: N.Y., Paulist Press, 2001) est une bonne introduction. Autres livres de Haught publiés par Paulist Press : *The promise of Nature, What is God ? What is Religion?* et *Science et Religion*.
- ³⁹ Michael Reagan, éditeur, *The Hand of God* (Londres: Templeton Foundation Press, 1999). Introduction de Sharon Begley.

L'APPORT QUE REPRÉSENTE L'EXPÉRIENCE DE DIEU POUR LE MOUVEMENT
'UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE'

P. Javier Melloni, S.J.

Le P. Javier Melloni, jésuite, est membre de « Christianisme et Justice » et professeur auprès de la Faculté de Théologie de Catalogne. Anthropologue et docteur en théologie, il a publié des ouvrages sur l'histoire des religions et fait partie des conseillers du Parlement des Religions du Monde. Il s'est spécialisé dans le dialogue interreligieux.

Original en espagnol

Dans un monde d'inégalités mais aussi un monde armé et tendu, où grandit la méfiance et le soupçon à l'égard d'autrui, renvoyer à l'expérience de Dieu signifie entre autre, approfondir la conscience de notre condition : nous ne nous appartenons pas et toute identité – personnelle, communautaire, nationale ou religieuse – est reçue. Nous n'avons pas en nous-mêmes la source de l'être mais nous sommes les réceptacles d'une vie qui nous est donnée. Oublier que nous sommes des récipiendaires conduit tour à tour à une possessivité arrogante et à la violence.

Les différentes traditions religieuses expriment et célèbrent de diverses manières ce sens d'appartenance, et appellent chacun au détachement de son être propre pour que la vie humaine devienne don. En tant que membres de la vie consacrée, au cœur de la tradition chrétienne, nous désirons témoigner d'une manière d'être et de vivre, une façon d'être *dans* et *pour* le monde, comme signe que nous ne recevons pas la vie de nous-mêmes mais de Celui qui nous aide à nous détacher de la possession de nous-mêmes. Nous le faisons au moyen des vœux : détachement des choses par la pauvreté, détachement des personnes par la chasteté, et détachement de notre volonté propre par l'exercice volontaire de notre liberté au moyen de l'obéissance.

Cette désappropriation de soi, qui vient de ce que nous avons conscience de

recevoir notre être de Celui dont l'essence même est Don, redonne à nos relations avec les choses, avec le monde, et les personnes leur innocence originelle. Cette bienheureuse simplicité, cette seconde innocence peut rendre un autre monde possible. L'expérience de Dieu, renouvelée et continuellement approfondie, restaure cette innocence primordiale car elle désactive les pulsions égocentriques, que celles-ci soient personnelles ou communautaires, politiques ou religieuses.

Aujourd'hui, nous ne pouvons plus nous limiter à une expérience spécifique de Dieu, qui soit uniquement valable pour notre groupe ou notre tradition. Il est vrai que lorsque nous vivons en profondeur l'essence de notre tradition, nous atteignons le cœur des autres traditions car toutes les religions sont traversées par un unique Mystère : la conscience, doublée de reconnaissance et de célébration, que la vie est un don que l'on reçoit et que l'on fait en retour. Mais en même temps, pour que le monde change, il nous faudrait non seulement ouvrir notre expérience de Dieu mais aussi notre conception de Dieu.

Si notre regard embrasse le monde entier, nous avons à cultiver une expérience de Dieu qui soit la plus large et la plus inclusive possible. L'expérience spirituelle qui peut transformer le monde est celle qui, tout en étant propre à chaque tradition, est inter-confessionnelle et trans-confessionnelle. C'est pourquoi je vais la présenter à partir d'une expérience universellement humaine : la respiration. Tous les êtres humains, tous les êtres vivants respirent. Le mystère de la vie est contenu dans la respiration : recevoir et redonner, accueillir, et l'offrir à nouveau. Ce rythme est un reflet et une participation à ce qui se passe à l'intérieur des relations trinitaires : le Fils se reçoit du Père en même temps qu'il se donne à Lui. Le Fils est l'expiration (don) du Père au monde, et c'est dans la mesure où nous le recevons et où nous nous incorporons à ce mouvement de don de soi que nous devenons Fils et Filles. Ainsi, la respiration, tout en étant profondément chrétienne, est également universelle, parce qu'elle touche l'essence de notre condition de créatures. Quand nous sentons que nous sommes des créatures, c'est alors que nous rétablissons l'ordre juste par rapport à la communauté humaine et au monde. Tous les croyants de toutes les traditions partagent cette même expérience de respiration. Après tout, qu'est-ce que cela signifie d'être croyant, sinon de croire que l'on a reçu son existence, son être d'un Autre, et de transformer en offrande cette existence non perçue comme un objet de possession mais plutôt comme un don reçu? Et dans la respiration, nous rencontrons même ceux qu'on appelle les *non-croyants*, parce que chaque fois qu'ils respirent, ils font, eux aussi, un acte de foi en s'ouvrant à ce qui est au-delà d'eux.

Nous pouvons décomposer la respiration en quatre temps.

1. Inspirer

1.1. Inspirer implique d'accueillir et de reconnaître notre besoin de l'Autre, des autres et des choses. Cela comporte la confession de notre indigence et la

conscience de notre finitude. Chaque inspiration suppose un acte d'humilité et un acte de foi : d'humilité, parce que nous reconnaissons que nous sommes en manque et dans le besoin ; de foi, parce que nous nous confions à ce que nous sommes sur le point de recevoir. En inspirant, nous accueillons, et en accueillant, nous nous ouvrons. S'ouvrir, c'est prononcer le oui primordial au don de la vie qui nous arrive à travers chaque personne et chaque événement. Cela suppose de se disposer à recevoir la Vie, et avec elle, à recevoir le Seigneur de la Vie. Il s'agit d'arriver à une attitude de passivité active : c'est de l'action, parce que personne ne peut le faire pour nous, mais c'est de la passivité, parce que cela se passe en nous. Telle est aussi l'expérience de foi : nous professons cette foi librement et comme un droit inaliénable, mais nous recevons beaucoup plus par elle que ce que nous faisons. Dans une culture qui meurt de la soif d'en faire toujours plus, et qui se mesure à l'aune de ses réussites et de ses succès, le simple fait de reconnaître que nous recevons plus que nous faisons est déjà une expérience de Dieu, parce que cela nous ouvre à la reconnaissance et au respect devant le Mystère.

Recevoir est le contraire de séparer et de rejeter. Quand nous choisissons et sélectionnons, nous excluons et discriminons. Inspirer, c'est cultiver un regard innocent, attentif, transparent. « Tout est révélation, tout consiste à accepter les choses dans leur état naissant », écrivait María Zambrano¹ : Inspirer la réalité toute entière, la laisser nous pénétrer par les pores, nous y exposer, la laisser nous dépouiller et nous désarmer.

Recevoir ne peut se conjuguer avec réclamer. Celui ou celle qui a constamment conscience qu'on ne se reçoit pas de soi-même, ne peut se montrer exigeant. Il/elle perçoit l'existence comme un don permanent et ce don le/la met dans la reconnaissance. En même temps, dans la mesure où l'on vit avec le sentiment que tout est don, on devient incapable de dissiper. Rien n'est plus étranger à l'expérience de Dieu que d'exiger et d'arracher aux autres. Cette expérience et cette prise de conscience sont urgentes pour que nous cessions de devenir les proies les uns des autres et que nous délivrions la planète du saccage auquel nous la soumettons par notre avidité et notre anxiété.

Il est urgent que nous vivions en ayant bien présent à la conscience le don qui nous est fait, si nous ne voulons pas non plus nous détruire les uns les autres sous couvert de droits et de devoirs, d'un code civilisé qui dissimule l'oubli du don.

- 1.2. Appliqué à un contexte religieux, inspirer comporte le fait de reconnaître que dans les autres traditions aussi il y a inspiration. Cela demande de s'ouvrir à ce qui les fait vivre : leurs textes sacrés, leurs symboles et célébrations, leurs valeurs,... ce qui invite à s'y intéresser, à les vénérer comme sources d'inspiration et de transformation pour leurs disciples.

Comment pouvons-nous respecter les autres traditions religieuses si nous ignorons ce qui les inspire ? S'inspirer d'elles implique la connaissance de leurs Écritures, les lire avec respect, les scruter, conscients de nous trouver en terre sacrée. Qui d'entre nous a lu le *Coran*, les *Upanishades*, le *Bhagavad Gita* ou quelque autre *soutra* bouddhiste ? La question n'est pas neutre. Que répondrions-nous à quelqu'un qui nous dirait qu'il nous reconnaît et nous respecte mais qui n'a jamais lu une page d'Évangile ? Comment peut-on connaître Jésus si on ne connaît pas les passages clés qui parlent de Lui et qui nous font vivre, nous, les chrétiens ? Ce rapprochement reste à réaliser, et c'est chose possible aujourd'hui, parce que dans toutes les bibliothèques du monde on peut avoir accès aux grands textes des traditions religieuses. Un des signes de la mondialisation qui n'est pas à négliger mais que nous devons apprécier et accueillir, c'est la conscience que les divers héritages de sagesse et de sainteté appartiennent au patrimoine de l'humanité, au-delà des dénominations d'où ils tirent leur origine. Nous aurons besoin de mystagogues pour nous introduire dans ces textes, mais il n'y a pas de doute que nos liturgies communautaires ont beaucoup à faire sur ce point.

- 1.3. En troisième lieu, inspirer implique le fait de conspirer (co-inspirer). Ne serait-ce pas ce que nous sommes tous appelés à faire, nous les croyants de la terre ? Et quand je parle de croyants, je ne pense pas seulement à ceux qui sont explicitement identifiés comme tels ou inscrits à l'une ou l'autre des grandes traditions religieuses, mais à tout être humain qui se transcende lui-même dans un acte de contemplation et de remise de soi aux autres, par lequel il reconnaît le don de la vie qu'il reçoit. Aujourd'hui, déjà, nous ne pouvons inspirer sans co-inspirer, parce que nous avons besoin les uns des autres. Comme personnes consacrées, nous sommes appelé(e)s à aller au désert, c'est-à-dire à la limite de nos territoires religieux, et à nous mettre à l'écoute de l'énergie et de la sagesse d'autres méthodes et approches. En tant que chrétiens, nous confessons que le mystère de Dieu se révèle dans le caractère sacré du visage du frère ; mais d'autres traditions peuvent aussi nous offrir les accents différents de leur rencontre avec le sacré, et que nous pourrions négliger autrement : l'insistance sur la mère terre, l'instant présent, l'action éthique, la beauté ... Notre foi proclame l'incarnation de Dieu, ce qui nous permet l'ouverture à tout ce qui est humain, au point de pouvoir dire que « rien de ce qui est humain ne nous est étranger ». Cette capacité de ne rien sentir qui nous soit étranger, nous permet de découvrir l'authenticité de l'expérience de Dieu. Comme dit un jour Simone Weil, « Pour savoir si une personne a vraiment fait l'expérience de Dieu, je ne me base pas sur la manière dont elle parle de Dieu, mais des hommes ».

2. Intérioriser

Un fois qu'on a inspiré l'air, il faut savoir le contenir pendant un certain temps dans les poumons, pendant lequel il parcourt tout le corps et oxygène chacune des cellules.

2.1. L'expérience de Dieu que réclame le monde d'aujourd'hui, demande des temps d'assimilation et d'intériorisation. Et peut-être en a-t-il plus besoin que jamais, étant donné l'extraversion dans laquelle nous vivons tous. Je ne veux pas diaboliser cette extraversion, parce que c'est aussi une source de créativité extraordinaire. Nous sommes, nous nous mouvons et nous existons grâce à elle et aux avancées de la science et de la technologie qu'elle rend possibles. C'est grâce à cette extraversion que nous sommes tous et toutes ici aujourd'hui, puisque nous sommes venu(e)s en métro, en bus, en voiture, en train ou en avion. Mais ces mêmes progrès sont devenus dévorants et dévastateurs. Il ne s'agit pourtant pas de cesser de faire, mais d'agir d'une autre manière. « Mon Père travaille toujours, et moi aussi je travaille », dit Jésus (Jn 5,17). Comment travaille le Père ? Comment travaille Jésus ? Sans agitation ni avidité, attentifs à ce que sont les personnes et les choses, à l'écoute des battements de leur cœur et de leurs aspirations intérieures. Parce que le Dieu du dehors, le tout-Autre, est aussi le Dieu du dedans, la ressemblance des choses semblables. Pour faire cette expérience, il est nécessaire de rester bien centré(e). Au lieu de cela, nous menons des existences désaxées, au sens le plus littéral : nous vivons déviés de notre axe. L'intériorisation est ce qui permet de mettre un espace entre nous et les choses, entre nous et les personnes, quelque chose comme ce qui est dit de Marie dans les Évangiles : « elle gardait toutes choses en son cœur » (Lc 2,19.51). Garder dans le cœur, telle est la tâche de l'intériorisation, sa passivité active.

2.2. Sur ce point, nous sommes appelés à être aussi absolus qu'audacieux et créatifs. C'est là l'une des dimensions les plus fondamentales que nous puissions apporter comme croyants, et même comme personnes consacrées à Dieu, lui, l'Absolu. Il se dégage des personnes qui prient, des personnes qui cultivent l'intériorisation, une autre qualité non seulement de l'agir mais aussi de l'être. C'est ici que prend une résonance particulière le terme *con-sacrer*, « ne faire qu'un avec le sacré », étant « sacré » ce « 'je ne sais quoi' qui donne réalité aux choses ». ² Dès lors, le sacré n'est pas quelque chose de séparé du monde, mais son noyau même, la moelle qui fonde le réel. Dans toutes les traditions religieuses il existe cet appel à la radicalité de l'adoration et de la contemplation qui ne peuvent être remplacées par aucune autre activité. Cet appel exige qu'on en fasse une priorité dans nos journées, dans le choix de nos activités et de nos décisions.

Au commencement de l'Évangile de Marc (1,21-39) nous sont présentées

vingt-quatre heures de la vie de Jésus : la différence entre son activité et celle de Pierre se manifeste précisément par la place qu'occupe la prière dans l'une et l'autre vies. Jésus a eu une journée bien chargée : le matin, il a prêché dans la synagogue et il a délivré un possédé ; au milieu du jour, il a été invité chez Pierre où il a guéri sa belle-mère; où on peut l'imaginer en train jouer avec les enfants de la famille, et aussi de discuter de la situation d'Israël avant la domination romaine et autres questions religieuses qui inquiétaient ses disciples nouvellement choisis : le reste de l'après-midi se passe ensuite à guérir une longue file de malades venus à sa recherche. Et puis, dit l'Évangile, « de bon matin, alors qu'il faisait encore sombre, il se retira dans un lieu solitaire pour prier » (Mc 1,35). L'activité et la mission de Jésus sont inconcevables sans ces temps de prière et d'intériorisation. Jésus sait qu'il ne peut rien faire par lui-même s'il ne l'a vu faire d'abord par le Père (Jn 5,19). Et où le voit-il si ce n'est durant ces temps de contemplation où il entre dans les profondeurs de lui-même, où il s'abîme en Dieu ? C'est là qu'il reçoit la lumière, la confirmation, l'onction, la clairvoyance. Ainsi comprend-on la réponse qu'il donne à Pierre quand celui-ci l'interrompt dans sa prière, lui demandant tout agité de venir immédiatement à la maison parce que tout le monde le cherche pour qu'il les guérisse. Jésus lui répond sereinement qu'il ne va pas venir, mais qu'il va poursuivre sa route à travers d'autres villages pour continuer à annoncer le Royaume. Cette liberté de Jésus qui ne crée pas de dépendance ou ne rend pas dépendant, procède de sa prière, de sa capacité d'intérioriser les événements et les situations qu'il vit, et de les relire à une autre profondeur. Pierre, au contraire, parce qu'il ne se donne pas cet espace, est pris au piège par l'immédiateté de la situation, sans perspective aucune.

- 2.3. Chaque tradition religieuse cultive cette intériorisation à sa manière. Nos frères musulmans pratiquent un mode très simple : ils s'arrêtent cinq fois par jour pour se rappeler que, par-dessus toute activité, pour urgente ou importante qu'elle soit, il y a l'absolu de Dieu. Tout comme nous sommes appelés à connaître les textes qui inspirent les autres traditions, disions-nous dans le point précédent, nous sommes appelés à connaître les diverses techniques et chemins d'intériorisation. Connaître n'est pas picorer çà et là. Cependant, nous aurons à tâtonner pour connaître. Parce que, si toutes les techniques parlent d'ouvrir la capacité humaine de silence et d'adoration, les supports qu'elles utilisent pour le faire varient de l'une à l'autre. L'Occident a surtout développé la parole. Mais il y a beaucoup d'autres registres à explorer : les attitudes corporelles, la respiration, la danse, le mouvement (*tai chi, chi Qung,...*), qui sont des véhicules d'unification autant que d'intériorisation. Il ne s'agit pas d'une mode, mais d'un *kairòs*, même s'il est certain qu'on peut tomber dans la banalisation. La différence entre les modes et le *kairòs* est que les premières sont des distractions,

tandis que le *kairòs* offre l'occasion de grandir.

Dans un monde d'immédiateté, l'expérience de Dieu introduit la profondeur du silence. Je suis convaincu que c'est l'un des apports les plus importants que peuvent offrir à nos contemporains les traditions religieuses, et plus encore à nous qui sommes consacré(e)s à l'Absolu, pour que nous parvenions à être plus profond(e)s, plus serein(e)s, plus habité(e)s par la gratuité de la rencontre et la qualité du moment.

3. Expirer

L'air inspiré et intériorisé doit être exhalé. Il ne peut rester dans les poumons. De la même manière qu'il nous donne la vie, il nous donne la mort si nous ne le laissons pas échapper. Inspirer et expirer, se saisir et se dessaisir. Expirer demande de s'exercer au détachement.

- 3.1. C'est le temps de la remise de soi. Dans une bonne respiration, l'expiration demande le double de temps par rapport à l'inspiration. Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, c'est pour l'offrir. C'est la libre remise de soi. Nous voyons ici à nouveau, le caractère prophétique de ce mouvement. Formés par notre culture à consommer et à gaspiller, nous ne savons pas lâcher prise et partager. Intériorité et solidarité vont de pair. Ce sont la systole et la diastole du même mouvement. L'expérience de Dieu entraîne le don de soi, parce que Dieu est le don par excellence. Le monde existe parce que Dieu se donne à lui-même sous des formes diverses. La plénitude de Dieu se déploie dans la plénitude du laisser être. Ce mouvement de laisser être, de contribuer à ce que les autres soient, et que les choses soient, et qu'elles soient par elles-mêmes est une expérience de Dieu parce qu'il participe à sa capacité créatrice et motrice.
- 3.2. La remise de soi, l'expiration que comporte l'expérience de Dieu, ne se donne pas en marge des autres formes de remise de soi, mais en même temps qu'elles. Le don de soi qui jaillit d'une profonde et vaste expérience de Dieu ne porte pas de jugements sur les autres formes de don, mais elle se réjouit à cause d'elles et avec elles. Je pense à toute la générosité qui se vit dans les plates-formes alternatives qui surgissent au-delà des institutions politiques et religieuses, comme le Forum de Porto Alegre et bien d'autres initiatives où nous ne sommes pas présents. Le don de soi permet non seulement de se donner davantage, mais aussi de trouver où il y a des existences qui se sont constituées, décentrées d'elles-mêmes dès le départ. C'est pourquoi l'expérience de Dieu comporte le désarmement idéologique. Tout le mal d'une idéologie ou d'une expérience de Dieu idéologisée provient de son incapacité à sortir de ses propres paramètres, de son blocage lorsqu'il s'agit de reconnaître et d'accueillir ce qui la dépasse. Se donner ne permet pas d'absolutiser son propre don.

- 3.3. Les manières de se donner peuvent avoir des accents divers. On peut, en simplifiant, les classer en deux catégories : le prophétique et le sapientiel. Je dis sapientiel et non mystique, parce que pour moi, le pôle prophétique est également mystique, même s'il se présente avec un caractère plus tranché. Il s'exprime par l'annonce dénonciatrice. Le prophétisme affirme avec force et urgence, et même indignation, au nom de tant de souffrance passée sous silence ou ignorée, qu'un autre monde est possible. Le monde a besoin de ce charisme prophétique. Mais il existe aussi le ton sapientiel, qui part d'un regard qui s'est rempli de silence et ne nous invite pas à la révolte devant la douleur, mais au respect. Regard serein, profond, infiniment patient, qui sait lire l'autre visage des choses. Clameur et silence font partie de la manière d'être dans le monde en état de don, le souffle lent et serein, confiant, sans anxiété ni aucune précipitation, même si le monde dans lequel nous sommes nécessite des changements urgents. Comme témoignage de ce second mode, voici la profession de principes bouddhistes rédigée par l'Ordre des bâtisseurs de la paix (*Peacemaker Order*) qui fait partie de ce qu'on appelle 'le courant de spiritualité engagée' :

Je fais le vœu de vivre conscient du principe du 'non-savoir', conscient d'ignorer que je tiens ma vision limitée de la Réalité Absolue, en renonçant à toute idée arrêtée par rapport à moi-même, aux autres et à l'univers.

Je fais le vœu de témoigner de la joie et de la souffrance du monde.

Je fais le vœu de me guérir et de guérir les autres.

Conscient de l'interdépendance entre l'Un et le Tout,

je m'engage aux pratiques spirituelles suivantes :

Reconnaître que je ne suis pas séparé du tout.

Me satisfaire de ce que j'ai.

Aborder toutes les créatures avec respect et dignité.

Écouter et parler avec le cœur.

Cultiver un esprit clairvoyant.

Accepter inconditionnellement ce que chaque moment a à m'offrir.

Exprimer sans faute ce que je perçois comme la vérité, et sans accuser.

Utiliser tous les éléments de ma vie.

Transformer la souffrance en sagesse.

Honorer ma vie en étant instrument de paix ».

Devant des textes comme celui-ci, on ne peut que se réjouir d'avoir de tels compagnons de route, sans que nous ayons à faire coïncider les noms que nous donnons à la Réalité Ultime ou à l'Être ultime qui nous anime.

4. Se soutenir mutuellement dans le vide

- 4.1. Nous, les êtres humains, nous avons peur parce que nous faisons l'expérience

de nos déficiences et de nos pauvretés. Nos anxiétés et agressivités proviennent de notre incapacité à faire face au manque et au vide. « Réjouis-toi, Marie, pleine de grâce ». Marie était pleine de grâce parce qu'elle était vide d'elle-même. L'expérience de Dieu conduit à se vider de soi, ce qui va plus loin que le don de soi. Dans le don de soi nous avons encore le contrôle de nous-mêmes. Quand on se vide de soi-même, ce n'est plus possible. Cela appartient à Dieu, là où nous perdons pied. Maître Eckhart l'exprime ainsi :

« Quand le feu terrestre, sous la forme d'une étincelle, enflamme le bois et le fait brûler, le bois assume la nature du feu et devient semblable au feu (...). Quand le feu commence à faire de l'effet, il enflamme le bois et le fait brûler, il le réduit beaucoup et le rend dissemblable à lui-même ; il fait disparaître tout ce qu'il a en lui de grossier et de froid, il supprime le poids et l'humidité de l'eau, et le rend de plus en plus semblable à sa propre nature de feu. Mais, ni le bois, ni le feu, ne trouvent d'apaisement, de satisfaction, ni de repos en aucune chaleur petite ou grande, ni dans une ressemblance quelle qu'elle soit, jusqu'à ce que le feu ne fasse qu'un avec le bois et lui communique sa propre essence, de telle sorte qu'il n'y ait plus qu'un seul feu, identique et sans aucune diversité, ni aucune distinction. Mais, avant d'en arriver là, il se produit toujours un combat violent et une bataille, des hurlements et une lutte entre le feu et le bois. Lorsque toute différence a été détruite et effacée, le feu se calme et le bois se tait. »³

Pour que la nature du bois se fasse semblable à celle du feu, il faut qu'il ait consommé sa propre substance. C'est cela le vide. Le don de soi de Jésus culmine sur la croix : « Père, en tes mains je remets mon esprit ». En remettant son esprit, il mourait, et en mourant, il ressuscitait et transmettait son Esprit au monde. Dans l'Évangile de Jean, la Pentecôte commence à la croix.

Le dépouillement intérieur de Jésus est chemin de résurrection. Que de choses reste-t-il encore à débarrasser en nous-mêmes, dans nos institutions et dans nos traditions religieuses ! Nous parlons de maintenir notre identité, et il est certain qu'il faille le faire. Mais, le paradoxe est que le grain ne germe que s'il meurt. Nos identités, tant congrégationnelles qu'ecclésiales, nationales, politiques et confessionnelles, ne sont pas fécondes tant qu'elles demeurent fermées. Nos identités ne nous appartiennent pas, nous sommes dépositaires de ce qui a été versé en elles. Elles ne sont fécondes que lorsque nous les offrons jusqu'au bout, sans en faire propagande, mais quand nous les mettons à la disposition des autres. La foi en Jésus-Christ ne constitue pas une limite pour le christianisme, elle est l'élan qui permet de dépasser toutes les limites, de la même manière que Jésus sortit hors des murs de Jérusalem. C'est précisément là, alors qu'il est totalement anéanti, qu'il est le plus lui-même, qu'il manifeste le plus qui il est : le Seigneur, dépouillé de toute forme de puissance.

- 4.2. Ainsi, nous atteignons la dimension la plus radicale de cette dés-appropriation dont nous parlions au début. Tant que nous sommes sur la défensive, nous sommes également prêts à l'offensive et de cette manière il n'y a aucune rencontre. Pour laisser transparaître Dieu, nous devons consentir à nous perdre, au-delà de ce qui est la spécificité de notre propre confession. Cela nous porte à ce que les mystiques ont appelé la Nuée de la non-connaissance. Dans le silence retrouvé de la flamme et du bois, les paroles aussi s'apaisent. C'est dans le silence, lorsque se taisent nos paroles, nos discours et nos idées, que toutes les traditions religieuses et aussi les agnostiques, sont appelés à se rencontrer. Toute la théologie, est finalement apophatique. C'est seulement ainsi que nous cessons de parler de Dieu pour laisser Dieu nous parler. L'authenticité de l'expérience religieuse se reflète dans cette capacité de faire silence. Les paroles appartiennent à notre sphère. Toutes les traditions religieuses sont partiales quand elles parlent de Dieu. C'est pourquoi, leur but est de laisser Dieu parler à travers elles. Et pour cela elles doivent être vidées d'elles-mêmes.
- 4.3. Dans cet espace vide, le nouveau peut émerger car l'ancien a fait silence. Ce n'est pas que l'ancien soit déformant ou soit un obstacle en lui-même, mais c'est peut-être parce que nous l'avons fait un peu trop nôtre et qu'il occupe un espace tel que cela ne nous permet pas d'incorporer ce qui est à venir. Quand les poumons se sont vidés de tout l'air qu'ils contenaient, ils peuvent recommencer à inspirer l'air pur. L'expérience de Dieu se caractérise par cette nouveauté permanente, par son irruption qui désinstalle et surprend, comme les apparitions de Jésus ressuscité. Le Seigneur qui a traversé la mort se manifeste à ses disciples au-delà du lieu où on l'attendait, de sorte que cela leur est difficile de le reconnaître. Et quand ils le reconnaissent, Jésus disparaît pour qu'ils ne puissent pas le retenir. Le Christ ressuscité et l'Esprit qui plane sur les eaux de la terre et de l'Histoire depuis les origines, continuent de se manifester sans que nous les reconnaissons, au-delà des paramètres mentaux, symboliques et religieux que nous leur avons fixés. Mais, toujours, -dans le passé comme aujourd'hui-, le signe que nous avons rencontré le Ressuscité est dans les effets qu'il laisse : le buisson qui brûle sans se consumer (Ex 3,3-4 ; Ac 2,3-4) et qui pousse à libérer le peuple ; la brise légère qui apporte la sérénité (1R 19,12-13) au milieu de la persécution ; la paix qu'il laisse dans les cœurs (Jn 20,19-20 ; Lc 24,36), libérant de l'oppression de la peur ; la pêche miraculeuse qui ne déchire pas les filets (Jn 21,11) ; le retour à la communauté, le cœur ardent (Lc 24,32), et qui pousse à partager l'expérience reçue et à poursuivre ensemble l'aventure de la mission partagée.

Si les récits fondateurs de nos origines eurent à inventer des noms et des symboles pour exprimer une expérience de foi qui brisait les moules de la tradition dans laquelle elle s'inscrivait, aujourd'hui nous nous trouvons

devant une situation similaire qui requiert la même audace, la même confiance et le même discernement. Les poumons s'étant vidés, un nouvel air doit entrer dans l'Église, de manière que nous soyons capables d'inspirer ensemble avec les autres croyants du monde, et de partager avec eux les symboles et les métaphores qui nous dynamisent.

Conclusions

Ainsi, nous avons parcouru le cycle complet des quatre temps de la respiration. Tout ce que nous pouvons faire en tant que consacré(e)s, c'est vivre avec un maximum de qualité ces quatre moments qui correspondent à quatre attitudes devant la vie : accueillir, intérioriser, offrir, et se détacher jusqu'au vide total pour que Dieu puisse à nouveau faire irruption. Vivre libres et détachés, disponibles pour ce qui se présente à nous : défi d'un monde différent, qui a besoin d'audace et aussi de patience, d'identités profondes, mais qui ne soient pas fermées, de prophétisme incorruptible et aussi de silence ; être capables de faire nôtre le destin de six milliards de frères et sœurs, être disposés à con-spérer avec ce qui inspire chaque tradition.

Je voudrais conclure avec un texte rédigé par diverses traditions religieuses pour le IV^e Parlement des Religions du monde (Barcelone 2004) :

Offrande au monde

Nous, citoyens et citoyennes du monde,
Gens en marche, gens qui cherchent,
héritiers et héritières des traditions anciennes,
nous voulons proclamer :
que la vie humaine est en elle-même une merveille ;
que la nature est notre mère et notre lieu,
et qu'elle doit être aimée et préservée ;
qu'il faut construire la paix avec effort,
fondée sur la justice, le pardon, et la générosité ;
que la diversité des cultures
est une grande richesse et non un obstacle ;
que le monde nous apparaît comme un trésor
si nous vivons notre relation avec lui en profondeur,
et que les religions veulent être des chemins
vers cette profondeur.

Nous voulons proclamer
que, dans leur recherche, les religions trouvent force et sens
dans l'ouverture au Mystère que nul ne peut embrasser ;
que faire communauté nous aide dans cette expérience ;
que les religions peuvent être des chemins d'accès

à la paix intérieure, à l'harmonie avec soi-même et avec le monde,
ce qui se traduit par un regard admiratif, joyeux et reconnaissant ;
que nous qui appartenons à diverses traditions religieuses,
voulons dialoguer entre nous ;
que nous voulons partager avec tous
la lutte pour bâtir un monde meilleur,
pour résoudre les graves problèmes de l'humanité :
la faim et la pauvreté,
la guerre et la violence,
la destruction du milieu naturel,
le manque d'accès à une expérience profonde de la vie,
le manque de respect pour la liberté et la différence.
Nous proclamons
que nous voulons partager avec tous,
les fruits de notre recherche
des plus hautes aspirations de l'être humain,
depuis le respect le plus radical pour ce que chacun est,
afin de pouvoir vivre tous ensemble
une vie digne d'être vécue ».

¹ *Claros del bosque*, Seix Barral, Barcelona 1977, p. 51.

² À partir de la racine indo-européenne 'sak', qui signifie 'donner réalité'.

³ *Le livre de la consolation divine*, II, Edicomunicación, Barcelone 1998, p. 50-51.52

Dates des rencontres importantes de l'UISG

Conseil des Déléguées:

7-13 décembre 2008 à Bangalore, Inde

Assemblée Plénière:

7-11 mai 2010 à Rome

Conseil des Déléguées:

13-14 mai 2010 à Rome